VOLUME VII — WINNIPEG, MARDI 18 MAI 1920 — NUMERO 4[illegible]

LA LIBERTÉ

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McMcDermot
Téléphones - - Garry 4264-4269

DOLLARD

Le concours d'histoire de la *Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue française*, de Saint-Boniface, a pour sujet, ce mois-ci: "Dollard." Sans action concertée, elles tombent d'accord avec l'action intelligente et patriotique de l'*Action Française*, de Montréal, qui a décidé de faire du 24 mai, le *Jour de Dollard des Ormeaux*.

Si ces demoiselles peuvent nous donner à temps les textes primés de ce mois-ci, nous serons très heureux de publier pour le 24 le travail de nos enfants sur Dollard des Ormeaux. Les jeunes du Manitoba s'uniront ainsi dans une même pensée avec leurs aînés de Québec pour commémorer un fait, le plus beau peut-être de notre histoire, — dans tous les cas un fait qui devrait être évocateur de nos énergies pour la résistance contre des ennemis qui ne sont pas de farouches Iroquois, mais qui n'en rêvent pas moins notre disparition, comme groupe distinct, au Canada.

Nos abonnés nous souront gré de reproduire ici ce que le *Semeur* du mois de mai publie sous la signature de M. Léon Demers:

"Dollard, dont on ne peut évoquer le souvenir sans se sentir ému, n'est-il pas la plus radieuse de nos gloires nationales? Où trouver l'égal en vaillance de ce jeune héros qui, après s'être nourri du pain eucharistique, court, avec sa petite troupe de seize braves, au-devant du danger, et tient tête à sept cents Iroquois? Sa valeur jette l'effroi dans les coeurs farouches des guerriers ennemis. Il tombe enfin, obscur mais triomphant, car il sauve sa patrie par son admirable sacrifice.

"Dollard, ce nom magique résonne dans le coeur de notre jeunesse et le fait tressaillir comme un clairon sonnant la charge. C'est l'appel au devoir, appel plus beau, plus entraînant, plus sublime que le pale "Excelsior" du héros légendaire de Longfellow. Celui-ci n'est qu'un mythe, l'autre est une vivante réalité.

"Dollard, c'est la jeunesse en sa fleur, la jeunesse que presse l'intense besoin de vivre et qui se redresse de toute la hauteur de son âme et s'immole pour une noble cause, qui sacrifie tout son être, toutes ses joies, toutes ses espérances, pour que Ville-Marie soit épargnée, pour que le Canada reste catholique et français.

"D'autres — notre histoire en fournit maints témoignages — ont offert crânement, gaiement même, leur jeune vie pour le Canada, ont baigné de leur sang pourpre le sol de la patrie, mais dans le raccourci de sa merveilleuse aventure, Dollard reste un héros unique, classé à part, inimitable.

"Et c'est pourquoi, le 24 mai, la jeunesse du Canada français se lèvera pour acclamer son héros favori et se réchauffer l'âme au contact vivifiant de sa grande âme. C'est pourquoi elle reviendra chaque année, à la même date, au pied de sa statue, et le 24 mai sera désormais le jour de Dollard et la fête de la jeunesse."

Notre jeunesse manitobaine s'unira par la pensée le 21 mai prochain au geste que fera l'*Action Française* à Montréal, en dévoilant la statue de Dollard qui se dressera sur le Parc LaFontaine. Pour mieux comprendre ce geste nous conseillons à tous nos jeunes, et même à ceux qui ne le sont plus, l'achat de l'opuscule de M. l'abbé Lionel Groulx ayant titre: "*Si Dollard Revenait...*" Le *Comité de Propagande LaVérendrye*, 39, avenue Provencher, Saint-Boniface, sera enchanté d'envoyer toutes les copies désirées moyennant le modeste prix de 10 sous l'exemplaire.

Si Dollard revenait, il nous dirait ce qu'il faut faire pour garder chez nous l'idéal catholique et français auquel il a fait le sacrifice de sa vie. La lecture de cet opuscule suggèrera à plusieurs de faire ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici.

Nous conseillons aux jeunes qui iront par nos campagnes amuser honnêtement les abonnés de la *Liberté*, de ne pas manquer de fourbir leurs armes dans ce sens. Nulle lecture ne serait plus en harmonie avec l'idée directrice qui anime l'oeuvre qu'ils veulent populariser.

Système Imparfait

"Le système d'éducation de nos écoles est pratiquement une faillite complète, bien qu'il semble parfait en théorie.

"Le malheur est que nos élèves sont instruits comme s'ils étaient tous semblables, absolument comme les briques d'un mur. On juge tout sur le résultat des examens. Il faudrait une révision de tout le système scolaire."

Ces paroles ne sont pas de nous; c'est la déclaration que faisait dernièrement le Dr C.-E. Clark, de la Faculté de Médecine de Toronto, en parlant des écoles d'Ontario. Et, comme nos éducateurs manitobains n'ont fait que copier Ontario, la déclaration vaut pour la copie comme pour l'original.

Pourtant, certains grands journaux de Winnipeg poussent des cris de putois, quand on ose seulement intimer qu'une modification de notre système scolaire est désirable. Du haut de leur grandeur, ils nous décernent alors le qualificatif d'*étroits*. Est-ce qu'une vérité que nous avons proclamée ici cent fois, aura plus de chance d'être mieux reçue venant de la bouche de quelqu'un qui n'est ni de notre foi ni de notre langue?

Le Dr Clark met le doigt sur l'une des plaies de notre système scolaire. Nos éducateurs ne tiennent aucun compte des différences de conditions des enfants qu'ils se chargent d'instruire, bien que ce ne soit pas beaucoup leur affaire. Tous les enfants doivent passer par le même moule, qu'ils soient des villes ou de la campagne, destinés à être des cultivateurs, des commis, des industriels ou des manoeuvres. *"Les briques d'un mur"*, dit le Dr Clark.

C'est évidemment un point faible de notre système scolaire et pour l'affaiblir davantage, notre ministre actuel de l'Insruction publique s'applique à détruire les derniers vestiges des écoles de campagne pour les fondre en de grands districts pour pouvoir construire dans les centres principaux de grosses écoles en tout semblables à celles des villes. Les briques ne se ressemblaient pas assez; il faut tout risquer pour les faire passer par une moule absolument uniforme.

Ceux qui ne sont pas des éducateurs de la force de notre ministre actuel croient qu'on ne forme pas les fils de cultivateurs comme on forme les enfants des villes. Le système a surtout de très graves inconvénients dans un pays agricole comme le nôtre. C'est élémentaire de bon sens, et à défaut du simple bon sens, des gens désintéressés des autres provinces, de la *Banner Province* même, déclarent que le système est un fiasco, mais notre ministre y tient quand même. C'est un progressif, voyez-vous!

Quand il aura attelé au dos des contribuables manitobains ses éléphants d'écoles consolidées, quand la hache aura été mise dans les très bonnes maisons d'écoles actuelles, on s'apercevra qu'une bêtise a été faite, mais ce sera fait, et il est plus difficile de sortir d'un engrenage que de n'y pas entrer. Les taxes seront énormes, les enfants gèleront au coin des routes en attendant la grande charrette qui doit les conduire à la grosse école, puis, rentrés dans la charrette, ils n'y seront pas particulièrement dans une serre chaude de moralité; la grosse école de campagne, avec ses programmes actuels, formera des commis, des comptables, des jeunes gens qui prendront la vie agricole en grippe, mais ce sera, parait-il, du progrès.

En avant donc le *progrès;* c'est un mot commode. Il a servi à couvrir déjà beaucoup de marchandise peu propre, mais, c'est le *progrès!!*

LA CONVENTION DE L'A. C. F. C.

Elle aura lieu à Gravelbourg les 6, 7 et 8 juillet

La convention générale de l'A. C. F. C., se tiendra à Gravelbourg les 6, 7 et 8 juillet.

Ce ne sera pas trop de trois grandes journées pour étudier toutes les questions d'intérêt national qui sollicitent en ce moment notre attention. Le programme arrêté dans ses grandes lignes dès janvier dernier comporte trois divisions générales, correspondant aux trois ordres principaux de notre activité comme groupe: la vie de l'A. C. F. C.; l'organisation économique; la question scolaire.

Notre dernier grand congrès général remonte déjà à l'année 1916, alors que Willow Bunch avait été choisi comme centre de ralliement des forces franco-canadiennes. Cependant nous avons eu à Prince-Albert, en 1918, une convention sans apparat mais non sans fruits. D'autre part, la convention des commissaires d'école franco-canadiens, l'année dernière, a marqué une date dans notre vie nationale. Enfin il y a quatre mois à peine, nous avions deux laborieuses journées d'études consacrées à l'élaboration de nos projets immédiats.

On ne peut pas dire que nous ayons perdu de vue nos intérêts, depuis quatre ans que les circonstances nous ont interdit toute manifestation publique; les nécessités de la lutte ont d'ailleurs aidé à nous tenir en haleine et à nous garder constamment unis sur le terrain de la défense de nos droits. Une démonstration d'un certain éclat n'en est pas moins devenue utile pour rallier nos forces et raffermir nos cadres. La vie des cercles locaux, en particulier, n'est pas aussi intense qu'elle devrait être pour assurer notre organisation efficace à travers toute la province. Nous aurons à étudier les moyens de la rendre plus active et de développer dans chacun de nos centres un foyer de culture française.

L'organisation économique est la grande question du jour parmi les nôtres et il est tout juste qu'elle occupe une place importante à la convention. C'est un problème nouveau autour duquel il ne manquera pas de s'élever de passionnantes discussions. L'organisation économique de nos cultivateurs sur la base coopérative a déjà été étudiée à fond par un comité d'hommes compétents et l'on peut dire qu'elle est dès maintenant en bonne voie d'exécution. Le terrain ainsi déblayé, il sera relativement facile de s'orienter vers les résultats pratiques.

Enfin la question scolaire, qui demeure l'une de nos constantes préoccupations nationales, aura les honneurs de la troisième journée. Ce sera, à proprement parler, la deuxième convention de notre Association des Commissaires d'école franco-canadiens. Tous ceux qui ont assisté à celle de Régina, l'an dernier, savent combien captivantes et fructueuses sont ces délibérations entre représentants des pères de famille vitalement intéressés à l'éducation de notre jeune génération. Bien que les circonstances dans lesquelles ils se réunissent ne soient pas aussi frappantes qu'au lendemain de la rupture avec la *School Trustees Association*, nos commissaires auront d'importantes questions à étudier encore. L'assemblée annuelle de l'Association Interprovinciale trouvera tout naturellement sa place dans le programme de cette journée scolaire, et le problème du recrutement de notre personnel enseignant est l'un de ceux dont l'actualité ne passe pas.

Notre convention générale, en englobant ainsi le triple champ d'action de l'A. C. F. C. et de ses deux filiales — l'Association Interprovinciale et l'Association des Commissaires d'école franco-canadiens — offrira un intérêt tout particulier. Cette combinaison répond au désir du grand nombre de nos compatriotes; elle a des avantages précieux qui la consacreront sans doute par la suite.

Deux mois seulement nous séparent de la convention. Il n'est pas trop tôt pour songer dès maintenant aux préparatifs immédiats. Nos amis de Gravelbourg ont pris charge de l'organisation matérielle et nous savons tous qu'ils sauront faire les choses d'une manière digne d'eux et digne des Franco-canadiens de la province. De son côté, le Comité Exécutif de l'A. C. F. C., aidé des directeurs de l'Association des Commissaires et de l'Interprovinciale, met la dernière main au programme des travaux. Mais le concours de tous et de chacun est nécessaire pour obtenir le succès désiré. Que les cercles locaux songent dès maintenant à nommer leurs délégués et à préparer les questions qu'ils désirent soumettre au congrès. Qu'ils se hâtent de faire mettre tous leurs membres en règle et qu'ils envoient au Secrétariat leur rapport avec le montant des cotisations dû au Comité Exécutif.

Les délégués des commissions scolaires ont déjà été désignés lors de l'assemblée annuelle. Au cas où l'on aurait omis cette formalité, il y a moyen de réparer l'oubli. On sait que les frais de l'envoi d'un délégué à la convention sont à la charge du district scolaire.

Donatien FREMONT.
—Le *Patriote*.

PROPAGANDE!

Nous avons annoncé, la semaine dernière, la brochure que vient de faire publier le Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.; *c'est le texte de la bonne et solide conférence de M. Noël Bernier sur "Le Capital et le Travail".*

*Voici comment l'*Action Catholique, *de Québec, en parle dans un petit article paru récemment:*

"Qu'il nous soit permis d'offrir nos sincères compliments au distingué directeur du Manitoba *et président de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba, M. Noël Bernier, avocat de Winnipeg et Saint-Boniface, pour son excellente étude, "Le capital et le travail", donnée sous forme de conférence, sous les auspices de l'Union Canadienne de Saint-Boniface, en février dernier. Nos remerciements à l'auteur pour l'hommage de l'intéressante brochurette."*

Que l'on se souvienne que nous offrons au prix de dix sous par la poste, cette brochure très opportune et si pleine d'actualité. Elle est en vente au

Comité de Propagande
LaVérendrye de l'A.C.J.C.,
39, avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

En vente à la même adresse, une autre brochurette de non moins vive actualité qui porte pour titre: "Manuel des Franc-catholiques", par M. Louis Hacault, publiciste de notre province. Nous en dirons quelques mots un peu plus tard pour en faire connaître le but et la portée pratique pour tous les catholiques. Le prix est aussi de dix sous franco.

Liste complète en page 6.

L'ACTION FRANCAISE

L'*Action Française* d'avril est bourrée, à éclater, de matière intéressante. Elle débute par un grand article de M. Arthur Laurendeau, sur le "Comment servir" de l'artiste, suivi d'un tableau d'histoire de Bourgeoys. Dans une étude M. l'abbé Groulx: Marguerite fouillée, le R. P. Adélard Dugré, S.J., revient, avec sa haute compétence, sur les méthodes d'enseignement et le rôle qui convient à la langue française. Pierre Homier fait la chronique de *La Vie courante*, le P. Paradis discute l'étymologie du mot Québec. L'*A travers les journaux* garde un extrait de la récente conférence de M. Aimé Dion sur les méthodes d'enseignement, la *Tribune des lecteurs* restitue au P. Lamarche, O.P., la paternité du mot souvent attribué à Barrès sur le "miracle canadien", la *Partie documentaire* enregistre les clauses du traite bulgare qui concernent la protection des minorités et qui sont pour nous d'un si vif intérêt.

La revue annonce en même temps un important concours d'art dramatique (sujet, l'Anglomanie; juges: MM. l'abbé Maurault, Edouard Montpetit, Léon Lorrain et Fernand Rinfret; prix: $200, $100 et $50), fait un pressant appel en faveur de la célébration générale de la fête de Dollard, annonce la publication prochaine de l'*Au service de la tradition française*, de M. Edouard Montpetit, de *la Vieille Maison*, de Mlle Blanche Lamontagne, des *Lendemains de conquête*, de M. l'abbé Groulx, de *la Culture française*, d'Henri d'Arles, etc.

L'on voit par là qu'on ne chôme point à l'*Action Française*. L'abonnement et cette revue est de $1 par année, payable d'avance. S'adresser au secrétariat de l'*Action Française*, 45, 46, *La Sauvegarde*, Montréal.

Le prochain conseil fédéral de l'A. C. J. C.

La livraison d'avril du *Semeur* annonce, sous la plume de M. J.-C. Martineau, le prochain conseil fédéral de la jeunesse catholique. Celui-ci se tiend[illegible]ontréal, les samedi et [illegible]che 26 et 27 juin proch[illegible] lendemain même de la [illegible] de la première Semai[illegible]ialé canadienne.

A part les séances consacrées à la régie interne et aux rapports d'ordre administratif, ce conseil fédéral éudiera d'une manière complète l'Association de la Jeunesse, consacrant trois séances au *cercle d'études*, à l'*organisme* et au *programme* de l'A. C. J. C. De plus amples détails seront donnés plus tard.

La même livraison comprend un vivant article de M. Léon Demers, sur "les jeunes mystiques de l'A. C. J. C."; la première partie d'une étude détaillée du problème consistant à "susciter et maintenir la vie dans un cercle", due à M. Hector Ménard, président du comité régional d'Ottawa; une note de la rédaction consacrée aux "relations internationales de la jeunesse catholique"; une lettre intéressante de M. Jean-Baptiste Cloutier, du *Comptoir coopératif* et membre du cercle Dollier de Casson, actuellement en voyage d'études à travers l'Europe et l'Afrique.

Suivent enfin: "un fait significatif", "réponses aux gens curieux" et "notes et commentaires". Ces dernières traitent tour à tour: du tonnage mondial, de l'activité intellectuelle chez les nôtres, des ignorances des gens instruits, de la valeur de l'éducation française et de la formation civique de nos jeunes gens.

Feuilleton de la Liberté No 10

LA PETITE CHANOINESSE

PAR

M. Delly

M. de Chancenay, dans sa courte entrevue avec la chanoinesse, avait dû faire appel à toute son éducation d'homme du monde pour conserver un ton calme, pour contenir son exaspération devant la volonté froide, arrêtée, qui s'opposait à son désir. S'il n'avait pas discuté davantage, c'est qu'il sentait l'inutilité d'une insistance, devant le parti pris deviné. En quittant Prexeuil, il se disait: "Jamais elle ne cédera!..." Et à cette pensée, il éprouvait une sourde colère. Quoi! parce que cette vieille fille s'était butée à une idée fixe, il lui faudrait renoncer à la charmante Elys, à la seule femme qui eût si vivement touché son coeur?... Non, ce ne serait pas! Il ne s'avouait aucunement vaincu, et Mme de Prexeuil se trompait fortement, si elle croyait que, restant sur cet échec, il allait maintenant quitter Gouxy. Lui aussi avait une volonté, qui ne pliait pas facilement devant l'obstacle. La vieille chanoinesse s'en apercevrait!

Dans la matinée du lendemain, M. de Chancenay se rendit au presbytère et eut avec le curé un long entretien. Au cours de l'après-midi, l'abbé Dambry monta jusqu'à Prexeuil. Après un court échange de paroles insignifiantes, il aborda le sujet qui était le but de sa visite, sans circonlocutions, car il connaissait assez le caractère de Mme Antoinette pour savoir qu'elles ne servaient à rien, avec elle.

—J'ai vu ce matin M. de Chancenay... Il m'a fait connaître sa démarche près de vous, et la réponse que vous lui avez faite.

La physionomie de la vieille dame se durcit aussitôt.

—Ah! il vous a fait ses confidences?... Sans doute se prépare-t-il à quitter Gouxy, maintenant que son coup est manqué?

Le prêtre dit avec une nuance de sévérité dans la voix:

—Vous exagérez, permettez-moi de vous le dire, madame. Je suis persuadé que, très loyalement, ce jeune homme est attiré non seulement par la beauté, mais par les charmantes vertus de Mlle Elys...

La chanoinesse eut une sorte de léger ricanement.

—Mais je crois bien, je crois bien! Une femme vertueuse, c'est tout ce qu'ils désirent, ces beaux messieurs! Je connais cela, monsieur le curé! Je suis payée pour le connaître, hélas!... Ce dont je m'étonne, c'est que vous vous fassiez l'ambassadeur d'un homme dont vous ne savez rien... que vous devez même suspecter fortement, étant donné son genre d'existence.

—Je ne viens pas en ambassadeur, madame. Simplement, je voulais vous présenter quelques observations... Est-il exact, comme vous l'avez laissé entendre à M. de Chancenay, que vous soyez décidée à détourner du mariage votre petite-nièce, quel que soit le candidat?

Mme de Prexeuil dit fermement:

—C'est exact. Et j'ai sa promesse qu'elle ne se mariera jamais.

Le prêtre eut un vif mouvement de protestation.

—Cette promesse, vous n'aviez pas le droit de la demander à une enfant sans expérience, qui ne peut rien vous refuser, par reconnaissance!

—Je n'en ai pas le droit?... si, du moment où j'agis pour son bien! Je veux pas qu'elle risque de souffrir ce que j'ai vu souffrir, autour de moi... ce que j'ai souffert moi-même!... Car je ne suis pas restée vieille fille par vocation, monsieur le curé. Moi aussi, j'ai été fiancée, j'ai aimé... trop aimé. Ce misérable, qui me faisait de si ardentes protestations, me trahissait dans le même temps. Je l'appris... et ce fut pour moi un coup si cruel que maintenant encore, à la seule évocation de ces moments, je sens mon coeur se serrer...

Elle s'interrompit, les lèvres tremblantes, le regard un peu brillant.

L'abbé Dambry la considérait avec émotion. Il avait bien deviné chez cette femme une grande déception sentimentale, qui avait eu un profond retentissement dans une telle nature, orgueilleuse et passionnée. Là se trouvait la genèse de cette violente hostilité contre le sexe masculin en général, et les jeunes gens à marier en particulier.

Au bout d'un instant de silence, la chanoinesse reprit, en s'efforçant visiblement de parler avec calme:

—Ce très séduisant Chancenay a déjà, malheureusement, fait impression sur le cerveau d'Elys... Sur le cerveau seul, j'en suis persuadée, car le coeur ne se prend pas aussi vite...

Elle s'interrompit encore, avec un léger frémissement. Peut-être se souvenait-elle que jadis, en une soirée, une jeune fille très belle s'était laissé prendre son coeur ardent, et qu'elle aurait souffert profondément, dès ce jour-là, si on lui avait dit: "Ne pense plus à lui... Oublie-le."

Le prêtre répliqua pensivement:

—Je l'espère, du moins pour cette enfant. Elle est bien jeune pour connaître déjà une déception de ce genre.

—Oui... C'est un malheur que ce Chancenay soit venu! Mais qu'il parte vite maintenant!... qu'il parte, et qu'on l'oublie!

Le curé secoua la tête.

—On ne l'oubliera pas facilement, je le crains!

Mme de Prexeuil dit froidement:

—Il le faudra cependant... Répétez à M. de Chancenay ce que je lui ai déclaré hier, monsieur le curé: qu'il ne garde aucun espoir, car jamais, fût-ce après ma mort, Elys ne deviendra sa femme.

—Mais, madame, ce refus systématique ne se peut admettre!... Notez bien que je ne voudrais aucunement vous conseiller une acceptation de ce mariage, pour le moment. M. de Chancenay — lui-même l'a d'ailleurs reconnu devant moi avec une droiture qui m'a plu, je l'avoue — a mené la vie habituelle à trop de jeunes gens pourvus d'une grande fortune, et gâtés par la coupable faiblesse des parents. Néanmoins, j'ai senti chez celui-ci un accent de loyauté, en même temps que d'énergie... puis une sorte de dédain, à l'état latent, je crois, pour son existence actuelle de mondain, d'élégant oisif. Une femme comme Mlle de Valromée, croyante convaincue, âme sérieuse et très noble, pourrait peut-être beaucoup pour transformer cet homme, fort intelligent, remarquablement doué sous tous les rapports... Mais elle est trop jeune encore, pour une telle mission. Et lui est un inconnu, dont la nature devrait être étudiée, mise à l'épreuve. Voilà donc ce que je voulais vous dire, madame: pourquoi ne pas ajourner votre réponse jusqu'à un an, deux ans même, en prétextant l'âge de Mlle votre nièce, et pendant ce temps prendre des renseignements sérieux, puis exiger que ce jeune homme, s'il continue de prétendre à Mlle de Valromée, répare les erreurs de son passé en menant désormais une vie plus utile? Vous auriez là une pierre de touche, et plus tard, vous ne pourriez pas vous reprocher d'avoir systématiquement nui à l'avenir, à la vocation de cette enfant.

Mme de Prexeuil l'interrompit sèchement:

—Allez, monsieur le curé! Laissons un tel sujet, car vous n'arriverez pas à changer mes idées. Ce beau fils, quand même il se ferait ermite, n'aura jamais Elys. Car je les connais, leurs protestations de repentir, de réparation, de vie bien sage! Mon neveu Jacques m'en a-t-il fait, ainsi qu'à sa pauvre femme!... Ah! ces êtres! tenez, c'est presque de la haine que j'ai pour eux!

Elle se redressait, le visage contracté, les yeux pleins d'une sombre rancune.

Le prêtre dit sévèrement:

—Ce ne sont pas là des paroles de chrétienne, madame! Vous n'avez rien pardonné, je le vois.

La chanoinesse passa une main tremblante sur son front un peu moite. Puis elle dit, sourdement:

—Je crains que non... Ah! je m'y essaye, je vous assure! Mais quand je pense... quand je pense... ô mon Dieu!

Elle joignit ses mains ridées, les serra convulsivement...

—Ma petite Alietle qui a tant souffert... et Thérèse, la femme de Jacques... "Ils" ont piétiné sur leurs illusions, sur leur jeune coeur plein d'amour et de confiance... ils en ont fait de pauvres créatures lasses de tout, qui sont venues mourir près de moi... Et vous voudriez que je laisse mon innocente Elys tenter cette terrible aventure? Non, non! M. de Chanvenay — pas plus qu'aucun autre, d'ailleurs — n'aura le plaisir d'en faire le jouet de sa fantaisie. Que ceci soit bien entendu, n'est-ce pas, monsieur le curé?

Le prêtre se leva lentement.

—Peut-être réfléchirez-vous, madame... Je vous le répète, — la personnalité du prétendant mise à part, — ce que je ne puis admettre, c'est le refus de parti pris, c'est la mainmise que vous exercez sur la vocation de cette enfant.

—Soit, j'en prends la responsabilité, comme je l'ai déjà dit à M. de Chancenay. Plus tard, quand de tristes échos de la vie arriveront à ses oreilles, Elys comprendra que j'avais raison.

L'abbé Dambry se retira, jugeant toute insistance inutile pour le moment. Au passage, il s'arrêta au Pré-Béni, pour faire part à M. de Chancenay du résultat de sa démarche.

En entendant que la chanoinesse avait fait promettre à sa petite-nièce de ne jamais se marier, Ogier sursauta d'indignation.

—Voilà qui est trop fort!... Mais je vais m'arranger pour revoir Mlle de Valromée, afin de bien la convaincre que sa tante n'avait pas le droit de lui arracher cette promesse.

—Non, ne troublez pas davantage le coeur de cette pauvre enfant, monsieur! Partagée entre son inclination pour vous et son affectueuse reconnaissance pour sa grand'tante, elle serait trop malheureuse. Attendez un an ou deux... faites en sorte de la mériter, pendant ce temps; alors, nous tenterons à nouveau de faire fléchir les préventions tenaces de Mme de Prexeuil.

—Et si la chanoinesse meurt pendant cet intervalle?... Mlle de Valromée, dès lors, se jugera plus que jamais liée par cette promesse. Non, non, je ne veux pas d'échéance lointaine reposant sur un espoir si fragile! Pour cette jeune fille que j'aime, j'attendrais, oui... j'attendrais en lui gardant une entière fidélité. Mais il me faudrait avoir à espérer autre chose qu'un changement d'idées chez une vieille femme qui peut mourir d'un jour à l'autre, ancrée dans sa résolution jusqu'au dernier soupir!

Le prêtre hocha la tête.

—Au fond, monsieur — je dois vous le dire franchement, — il me paraîtrait plus raisonnable que vous renonciez...

Ogier eut un vif éclair dans le regard et un geste de hautaine protestation.

—Renoncer?... Vous ne me connaissez pas, monsieur le curé! L'obstacle ne fait que m'exciter à la lutte, et Mlle de Valromée deviendra ma femme, en dépit de sa grand'tante.

Le curé dit vivement:

—Que voulez-vous faire?... Que prétendez-vous?...

Un rire bref, un peu ironique, s'échappa d'Ogier.



—Je n'en sais rien encore... Mais ne vous effrayez pas, monsieur le curé, car j'ai pour elle le plus profond respect. Ce que je voudrais, c'est vaincre la tenace volonté de cette vieille tante... Mais comment?

L'abbé Dambry se retira un peu inquiet, car l'ardente résolution qu'il avait lue dans le regard du jeune homme lui révélait de quel sentiment passionné Elys était l'objet.

De fait, la difficulté accroissait chez M. de Chancenay la force de cet amour qui maintenant dominait tout, chez lui. Quoi que lui eût dit le curé, il voulait revoir Elys, lui parler, obtenir d'elle qu'elle lui promît d'agir près de sa grand'tante, pour changer les idées de celle-ci.

Mais la difficulté, c'était de la rencontrer seule...

Pendant les jours suivants, M. de Chancenay la guetta, aux alentours de Prexeuil. Il l'aperçut plusieurs fois, toujours accompagnée de Mme Bathilde. A l'église, il la voyait aussi, et constatait qu'elle était un peu pâle, qu'elle avait aux lèvres un pli de tristesse... Le refus de sa tante en était-il la cause? A cette pensée, Ogier éprouvait une émotion mêlée de colère. Cette obstinée chanoinesse, figée dans sa rancune, faisait souffrir deux êtres à la fois... Mais elle n'aurait pas le dernier mot, il se le jurait bien!

Huit jours s'écoulèrent, sans qu'il parvînt au résultat désiré. Mme de Prexeuil, le sachant encore dans le pays, devait se défier, empêcher la jeune fille de sortir seule.

Mme de Chancenay écrivait à son petit-fils: "Quand donc vas-tu nous revenir? Tous te demandent, ici. Maud a perdu son entrain..." Et Maud elle-même disait, dans une lettre à son cousin: "Sarjac, sans vous, me paraît affreusement triste."

Ogier levait les épaules, déchirait les feuillets, avec impatience. Une petite carte de Sari Doucza, qui se trouvait à Biarritz avec sa mère, eut le même sort. En dehors d'Elys de Valromée, tout lui était indifférent... Et, certes, Sarjac ne le reverrait pas avant qu'il eût atteint son but!

Un après-midi, huit jours après la démarche du curé de Gouxy, M. de Chancenay vit entrer dans la bibliothèque, où il parcourait des journaux, la vieille femme de chambre, gênée, un peu hésitante.

Il demanda:

—Que voulez-vous, Rosalie?

—Je prie monsieur le comte de m'excuser, si je le dérange... Mais j'aurais quelque chose à lui dire...

—Eh bien, dites, Rosalie.

—Voilà... Il y a le valet de chambre de monsieur le comte qui fait la cour à Mélite... Je m'aperçois qu'elle a la tête un peu tournée... Alors si Monsieur voulait bien dire un mot à Julien, pour empêcher...

Ogier eut un geste d'impatience, qui arrêta net la vieille femme.

—Je ne m'occupe pas de ces détails. C'est à vous de surveiller votre petite-nièce... et je crois qu'elle en a besoin. En dépit de ses paupières baissées, de ses mines recueillies, c'est une coquette — une coquette sournoise, voilà tout. Eh! on sait fort bien couvrir les hommes d'anathèmes! Il n'empêche que depuis le commencement du monde, il s'est trouvé des femmes pour leur présenter la pomme tentatrice. Voilà ce que feraient bien de méditer certaines personnes trop partiales, qui condamnent en bloc, et sans rémission, toute une partie du genre humain!

Comme Rosalie, interloquée par ces paroles, par le ton dur et presque violent de son maître, restait immobile en le considérant avec des yeux stupéfaits, M. de Chancenay ajouta brièvement:

—Arrangez-vous avec Julien, c'est votre affaire. Ou bien renvoyez Mélite chez elle et prenez une autre cuisinière, pendant mon séjour. Mais ne m'ennuyez pas de ces questions, je vous prie.

La femme de chambre sortie, Ogier se leva et prit son chapeau. Il voulait tenter une dernière chance pour voir Elys. Sa nature volontaire, énergique, ne reculait pas devant la hardiesse de cette décision.

Il monta vers Prexeuil, dans la claire lumière de cet après-midi ensoleillé. Les bois, dégagés de brume, montraient les prémices de leur splendeur automnale. Et quand Ogier entra dans l'avenue de hêtres qui précédait le château, ses pieds foulèrent des feuilles mortes qui déjà tombaient, petites annonciatrices du déclin de l'année.

Arrivé à la grille de Prexeuil, M. de Chancenay prit un sentier longeant, extérieurement, le vieux mur couvert de plantes parasites qui le rongeaient peu à peu. Ce mur, au bout d'une centaine de mètres, diminuait sensiblement de hauteur et montrait de plus nombreuses crevasses. L'une de celles-ci, à un endroit, s'était élargie de telle sorte qu'elle formait brèche, près de la vieille petite porte donnant sur le verger. Le regard, de là, plongeait dans les étroites allées qui s'alignaient entre des pommiers garnis de fruits, des cerisiers et des pruniers en partie dénudés par l'approche de l'automne, des quenouilles dont les feuillages jaunissants laissaient apercevoir des poires pendantes et lourdes.

Hier, en revenant de chercher dans le jardin du Pré-Béni un dernier panier de fruits, Rosalie avait dit à M. de Chancenay qui, au passage, en remarquait la beauté.

—Il y a la même espèce, mais plus grosse encore, dans le verger de Prexeuil. Mme Antoinette — c'est une petite idée à elle — veut qu'on les cueille toujours à la Sainte-Brigitte. Et c'est Mlle Elys qui s'en charge, parce qu'elle sait combien Mme la comtesse tient à ce que ces beaux fruits ne soient pas abîmés.

Ogier avait dit machinalement:

—Ah! oui, je me souviens d'avoir remarqué ce poirier, en passant un jour dans le sentier près de Prexeuil. On le voit très bien, par la brèche du mur.

Puis, un peu plus tard, il avait songé: "Mais la Sainte-Brigitte, c'est demain!... Si Elys vient seule dans le verger, je pourrai peut-être la voir, lui parler..."

Voilà pourquoi il était là, cet après-midi, près de la brèche. D'un coup d'oeil, il s'était assuré que le poirier avait encore ses fruits... Il ne restait donc qu'à prendre patience, puisque, pour complaire à une petite manie de sa grand'tante, Mlle de Valromée devait faire sa cueillette aujourd'hui, date fatidique.

Mais Ogier pensait, avec une inquiète impatience: "Pourvu qu'elle soit seule!"

Près d'une demi-heure passa... Puis, au bout d'une allée, se dessina une silhouette de femme, vêtue de gris, un ruban bleu de roi tranchant sur le corsage à plis, sans garnitures.

(A suivre)

Les intestins doivent bien fonctionner.—Dans la plupart des maladies le médecin s'occupe d'abord de savoir si les intestins fonctionnent bien et normalement. Les Pilules Végétales de Parmelee sont composées de telle façon que certains de leurs ingrédients n'agissent que sur les intestins et font d'elles le meilleur remède que l'on puisse désirer pour régulariser les intestins. A vrai dire il n'est aucun autre remède capable de maintenir aussi bien qu'elles les organes digestifs en bonne condition.

Pilule facile à prendre.—Certaines personnes répugnent à prendre des pilules parce qu'elles sont nauséabondes. Les Pilules Végétales de Parmelee sont préparées de telle façon que même les plus difficiles les trouvent bonnes. Les personnes les plus délicates les peuvent prendre sans sentir cette répulsion que leur fait éprouver la pilule ordinaire. Voilà une des raisons de la popularité de ces célèbres pilules, mais leur principale raison, c'est leur grande valeur médecinale.

A SOEUR THERESE DE L'ENFANT-JESUS

Monte sur les autels, ô petite Thérèse,
Et là, parmi les Saints, tu seras bien à l'aise,
Ton manteau blanc y jettera douce lueur...
Ton clair regard, sous les plis de ton voile sombre,
Comme un astre de paix rayonnera dans l'ombre
Où nous marchons, désemparés, pleins de langueur.

Monte sur les autels, ardente petite âme,
Le siècle est à la haine, et partout, cette flamme
Emanant de l'enfer, sur la terre a soufflé;
Sublime fleur d'amour, blanche rose embaumée,
Répands, répands sur nous la fraicheur, parfumée,
Le feu suave et fort dont ton coeur a brûlé.

Monte sur les autels! Le monde est plein de fange...
Que s'épandent sur nous, larges, tes ailes d'ange,
Et, de ton doux profil, la pure majesté...
Dis à l'homme courbé sur les biens de la terre,
De ton chaste idéal l'ineffable mystère,
Et de la vie exquise et haute, la beauté.

Monte sur les autels, Thérèse humble et candide:
Un vent d'orgueil rugit sur nous, âpre et torride,
La violette meurt dans le creux des vallons...
Des modestes vertus, dis-nous l'austère joie;
Montre-nous les splendeurs de ta "petite Voie"
Eclaire les chemins sur lesquels nous allons.

Monte sur les autels! Tes bras, chargés de roses
Ruisselleront à flots les corolles écloses
Au Parterre éternel d'où tu veilles sur nous!
Et nous, enveloppés des senteurs virginales
Et l'arôme saint des célestes pétales,
Nous saurons mieux que le Seigneur est tendre et doux!

Monte sur les autels, âme sacerdotale,
Séraphin dont la vie austère et liliale
Brûla comme l'encens pour les prêtres de Dieu:
Et la rosée et le parfum de tes prières
Feront germer des saints et des missionnaires
Qui répandront partout, du ciel, le divin feu!

Monte sur les autels pour protéger l'Eglise:
Les petits sont la force immortelle qui brise
De ses vils ennemis les aveugles fureurs;
Monte à côté d'Agnès, monte à côté de Jeanne
Dont la sainte blancheur, depuis des siècles, plane,
Nuage de clarté, sur la nef du Pêcheur.

Monte sur les autels! c'est la grande espérance,
Qui fait vibrer les coeurs en la Nouvelle-France;
C'est notre voeu fervent, notre désir jaloux!
En attendant que Pierre ait consacré ta gloire,
Nous continuerons de célébrer ta mémoire
Et toi, de t'incliner, souriante, vers nous.

Une religieuse de Jésus-Marie

Sillery, Québec, 9 avril 1920.

CHRONIQUE

Page Féminine

ETIENNE LAMY.

LE DEVOIR...

Pour peu que l'on se donne la peine de surveiller ses actes afin d'en faire autant d'occasions de mérite, on constate bientôt que la vie est tissée d'une infinité de petites choses qui coûtent et qui, s'enchaînant les unes aux autres, constituent, en définitive, le devoir. C'est dire que vouloir faire tout son devoir exige la lutte incessante contre soi, le renoncement continu à ses goûts, à ses caprices et à toute délibération avec sa volonté. Il faut couper court à toute hésitation devant une besogne plus ennuyeuse, et ne jamais en remettre à plus tard l'exécution. Car demain — à moins qu'on ne se fie sur son voisin pour la faire — la même tâche s'imposera, l'on éprouvera probablement le même dégoût pour elle, et l'on sera peut-être un peu plus lâche que la veille pour l'entreprendre. Tandis qu'en l'attaquant de front, sans consulter ses dispositions du moment, on vainc sa faiblesse, puis, la satisfaction de l'avoir accomplie rend le corps et l'esprit plus légers pour celles à suivre. C'est là l'effort de tous les instants, mais les dévôts du sacrifice vous diront qu'avec de la persévérance, ce que cet effort constant comporte de pénible au début fait bientôt place à une grande et bienfaisante paix.

Faut-il envier ces Roger-bon-temps qui semblent avoir un talent tout spécial de détourner d'eux tout souci, toute fatigue, toute inquiétude? Ils prennent le temps comme il vient: ils sont bien chanceux, disons-nous... Rendent-ils les autres heureux?... Non, assurément. Alors comment peut-ils prétendre l'être eux-mêmes? Comment feront-ils un peu de bien, ayant si peu d'ardeur? Aux heures de détresse, que deviendront-il?....

Ne soyons pas, de grâce, de ces natures molles et sans volonté. Et parfois, devant la misère que nous avons à vivre, devant la peine éprouvée à souder les milles anneaux qui forment la longue chaine du devoir, armons-nous donc de courage. Que ne s'occupe-t-on moins de la lassitude physique pourvu que l'âme soit saine! Le travail assidu et aimé est le remède par excellence apporté aux maladies morales, aux peines du coeur. L'inactivité porte aux rêveries nuisibles sinon malsaines, engendre le découragement, la paresse et l'oubli de tout devoir. Les désoeuvrés, ceux qui ne voient jamais rien à faire et vont dans la vie, s'abstenant du moindre effort, ne sont donc aucunement dignes d'envie.

Ne vous est-il jamais arrivé, le matin, de vous tracer un programme pour la journée, et de vous dire: Voici ce que j'ai à faire aujourd'hui, c'est peut-être plus que je ne pourrai effectuer, mais avec l'aide de Dieu, j'en ferai le plus possible. Et au soir d'un jour si bien rempli, vous avez senti, n'est-ce pas, envahir votre âme de la plus douce tranquillité?

Mes amies, ne serait-ce pas là, pour nous, — si nous ne l'avions déjà — une bonne habitude à prendre de voir à ce que chacune de nos journées soit aussi fructueuse. Ce serait le plus sûr moyen de mettre en fuite l'ennui, les idées noires et les retours tristes sur soi-même, en même temps que préparer son bonheur.

JACQUELINE des ERABLES.

13 mai 1920.

de la beauté, et la meilleure excuse de la laideur.

Saint François de Sales.

* * *

Il n'y a pas que les malheureux qui désirent être compris et consolés. Il y a beaucoup de sceptiques qui attendent, avec angoisse, un coup de main pour se délivrer de leur scepticisme.

RECETTES

Croquettes de pommes de terre

Peler 6 pommes de terre, les couper par la moitié, les laver, les faire cuire à l'eau bouillante salée. Les égoutter, les piler, leur ajouter 4 cuillerées à table de beurre et 2 jaunes d'oeufs, les travailler pour les convertir en pâte fine. Assaisonner, bien dessécher la pâte sur le feu. Verser cette purée sur une planche farinée, la rouler en forme de boudin, la couper en morceaux de la grosseur d'un bouchon, rouler ces morceaux légèrement, les passer dans un oeuf battu avec une cuillerée à thé d'eau froide, les déposer à mesure dans la chapelure, les rouler dedans; les mettre dans une assiette. Les faire dorer dans la grande friture, les sortir et les dresser en buisson sur un plat garni d'une serviette pliée.

* * *

Potage aux tomates

Détail: 10 à 12 tomates, 2 poireaux, 2 pommes de terre, 2 branches de persil, 2 pintes d'eau, 1 cuillerée à table de beurre, 1 cuillerée à thé de sucre, 2 cuillerées à table de tapioca fin, 1 tranche de pain.

Couper les tomates en morceaux, les mettres dans une casserole avec les poireaux, les pommes de terre émincées et le persil; lorsque les légumes sont cuits, ajouter la tranche de pain et faire bouillir jusqu'à ce que le pain s'écrase. Passer le tout à travers une passoire fine. Si le potage est trop clair, l'épaissir avec le tapioca, ou du cornstarch, ou encore du vermicelle. Mettre le beurre dans la soupière et verser le potage dessus. Assaisonner et servir.

ASSOCIATION D'EDUCATION

Pour la Saint-Jean-Baptiste

Le Comité général de l'Association d'Education se réunira jeudi, le 20 mai, à 8 heures du soir, à l'Ecole Provencher.

APPRENDRE A MENTIR

"En vérité, le mentir est un mauldict vice: nous ne sommes hommes et nous ne tenons les uns aux aultres que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'aultres crimes." (*Essais*, l. I, c. IX.) — Ainsi Montaigne censure le mensonge, et vingt fois dans ses *Essais* il y revient avec une insistance et une indignation que ne parviennent pas à lui inspirer les aultres "crimes", même les plus grands. "C'est un vilain vice que le mentir... C'est donner tesmoignage de mespriser Dieu et quand et quand de craindre les hommes... et que peult on imaginer de plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes et brave à l'endroict de Dieu?" (L. I, c. XVIII.) — "Le premier traict de la corruption des moeurs, c'est le bannissement de la vérité." (L. II, c. XVIII.) — "Je suis ennemy des actions subtiles et feinctes; et hay la finesse, en mes mains, non seulement récréative, mais aussi profitable: si l'action n'est vicieuse, la route l'est." (L. I, c. XX.)

Mais je n'en finirais pas si je voulais me faire l'écho des imprécations du pédagogue à l'égard du mensonge. Oui, le mensonge est un maudit vice, et alors que, dans le désarroi des idées morales, les autres vices ont trouvé des apologistes, celui-ci n'en a point trouvé, que je sache; tous les moralistes en ont éloquemment montré "l'horreur, la vilité et le desrèglement".

Malgré cela, comme les parents, souvent, excellent à cultiver le mensonge dans l'âme de leurs enfants! Et comme ils y réussissent, hélas!

Je sais bien que toute entorse à la vérité ne doit pas être imputée à mensonge et que, selon le mot pittoresque de Porto-Riche, "la franchise est un revolver qu'il est inutile de décharger au nez des passant": la vie sociale a ses exigences et ses usages auxquels chacun se plie et dont nul n'est dupe.

Mais quand un "mensonge conventionnel ou de politesse" est proféré devant l'enfant, ne constitue-t-il pas une véritable leçon de fausseté? L'enfant est ignorant de nos conventions sociales: il n'a pas la raison qu'il faut pour discerner le conventionnel du réel: à ses yeux, tout accroc par parole, geste, attitude ou action à une vérité connue est mensonge. L'obscurité de sa conscience morale est éminemment propice aux jugements catégoriques que n'effleure point le moindre doute et aux générations hâtées que rien n'ébranle.

Sa logique, son implacable logique, parle ainsi: "Mon père vient de dire sciemment le contraire de la vérité: donc il a menti." Puis surgissent deux conclusions pratiques: "Donc, mentir est chose permise" ou bien: "Mon père, qui trompe les autres, peut aussi me tromper." (1) — Et l'enfant mentira quand le mensonge lui paraîtra profitable, ou n'acceptera plus qu'avec une défiance stérilisante tous les avis et suggestions de son père. Quelle que soit l'alternative à laquelle se fixe son dessein, c'est un désastre.

Si, malgré le mépris universel qui l'entoure et les ravages éducatifs qu'il provoque, le mensonge nous demeure familier, quelle est donc sa vertu maléfique? Ah! c'est qu'il est le serviteur complaisant de nos faiblesses.

Et alors que nos enfants ont une vue de lynx pour discerner nos faiblesses, nos défauts et nos vices, nous sommes, nous parents, affligés d'une myopie sans pareille dès qu'il s'agit de mesurer les conséquences de notre action éducative.

L'enfant ayant surpris notre projet de sortir, d'assister à telle réunion, à telle fête, veut-il, malgré nous, nous accompagner? Loin d'avoir l'énergie de se prononcer, avec ou sans justification — selon les cas, — un "non" catégorique et d'avoir la force de voir, au début, quelques larmes couler, nous rusons avec lui. Après avoir acquiescé à son désir, nous lui annonçons que nous devons renoncer à notre projet... et nous nous esquivons dès que, par adresse, nous l'avons éloigné de nous.

Nous achetons son obéissance au prix de promesses que nous nous proposons bien de ne pas tenir et... que nous ne tenons pas, ou à coups de menaces que nous savons irréalisables. "Non, tu ne m'accompagneras pas, mais je te rapporterai un jouet." — Au retour, pas de jouet. On s'excuse... par un nouveau mensonge que l'enfant accepte. Le jeu recommence... et bientôt le pauvret, comprenant qu'on le dupe, nourrit dans son coeur la révolte trop justifiée de tous les déçus, de tous les trahis. "Si tu ne travailles pas mieux à l'école, nous n'irons pas à la mer cette année." Le mois d'août arrive, on distribue les prix... aux autres, et... l'enfant va naturellement à la plage avec ses parents qui se puniraient eux-mêmes — l'enfant le comprend si bien! — en se privant de leur villégiature annuelle.

Vient-il à nous poser quelque question indiscrète et embarrassante? Sans réfléchir encore, nous y répondons par le mensonge.

Et si nous ne nous payons parfois le luxe imbécile de ridiculiser sa crédulité, souvent nous vantons sa finesse quand nous l'avons vu se tirer intelligemment (!) par un mensonge adroit d'un mauvais pas. "Tel père, disait déjà Montaigne (*Essais*, l. I, c. XXII) est si sot de prendre a gentillesse quand il a le (on fils) veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines... de la trahison."

Présumons-nous l'enfant de quelque faute dont nous ne pouvons acquérir la certitude que par l'aveu du délinquant, c'est par le mensonge que nous tentons d'arriver à la vérité! "Allons, ne mens pas, je sais pertinemment que c'est toi qui as commis cette faute, mais je veux que tu l'avoues toi-même!"

Et quand la présomption est moins grave et que les dénégations de l'enfant nous désarment, comme encore nous savons lui suggérer câlinement l'idée mauvaise de la possibilité du mensonge:

—Est-ce bien vrai? Est-ce que tu ne mens pas?

—Mon père suppose donc que je puisse mentir, se dit l'enfant, et cette supposition ne le révolte pas! C'est donc que mentir est chose fort commune et n'est point faute si grave!...

Heureux encore quand l'enfant n'est point le témoin, puis l'auxiliaire du mensonge et de l'hypocrisie des parents.

—Dis, maman, demandait un jour un enfant terrible, est-ce que tu mens parfois, toi?

—Oh! non, c'est bien trop "vilain".

—Et papa?

—Non, jamais, parce qu'on ne peut jamais mentir.

—Alors... quand vous ne dites pas la même chose?...

L'histoire ne rapporte pas la réponse de la mère, et je ne voudrais point, quant à moi, être obligé de la formuler.

Jacques Herbé.

—La *Maison*.

(1) "Beaucoup d'enfants ont subi ainsi que moi une impression d'étonnement à la rencontre des premières tromperies officielles—comme d'entendre leur mère ordonner au domestique de répondre au visiteur qu'elle n'y est pas, alors que réellement elle garde la maison. Par une douloureuse spécialité de caractère, ce genre d'étonnement ne s'en alla de mon esprit que tout à fait tard, et même ce ne fut jamais une complète adaptation. Les formules usitées dans le monde pour les discours et les lettres de politesse déconcertaient mes secrètes probités." (Paul Bourget, *Deuxième Amour*.)

PENSEES CHOISIES

S'appliquer à comprendre et à consoler les douleurs d'autrui, c'est admirablement pratiquer la charité.

Savoir donner est une de ces sciences qui ne peuvent s'acquérir seules, les coeurs simplement nobles en possèdent le secret.

La simplicité et la modestie sont le plus grand ornement

CONCOURS D'HISTOIRE

CONDITIONS DU CINQUIEME CONCOURS

1.—Les compositions devront être rendues pour le 15 du mois de mai afin que l'on puisse les corriger et faire le choix des quatre meilleures, qui seront ensuite publiées dans la presse française.

2.—Pourront prendre part aux concours: 1o. Les enfants au-dessus de 14 ans qui fréquentent les écoles; 2o. Les enfants de 10 à 14 ans.

3.—Les compositions ne devront pas contenir moins de 300 mots pour la première catégorie, et pas moins de 200 pour la deuxième.

4.—Des prix seront donnés pour les deux meilleures compositions de chaque catégorie.

5.—Pour ne pas surcharger le Comité des Juges du Concours, chaque localité ne devra envoyer que ses quatre meilleures compositions, excepté les écoles des villes et les couvents, qui pourront en envoyer huit.

6.—Le sujet du concours de mai sera Dollard des Ormeaux, sa vie, son oeuvre au Canada; leçons à tirer.

7.—Les points seront donnés comme suit: 1o. 50 points pour les connaissances historiques; 2o. 30 points pour la forme; 3o. 20 points pour l'orthographe.

8.—Les prix du prochain concours sont donnés par la Rév. Soeur Supérieure de l'Académie Saint-Joseph et des membres de l'A. C. J. C.

9.—Chaque concurrent est prié d'écrire son nom, son âge et l'école fréquentée sur un feuillet qui pourra être détaché pour la correction des compositions.

10.—Tout travail qui révèlera une copie servile d'un texte ou un travail au-dessus des capacités d'un enfant devra forcément être mis hors de concours.

11.—Toutes les compositions devront être adressées à

LA LIGUE DES DEMOISELLES CATHOLIQUES DE LANGUE FRANCAISE,
CASIER POSTAL 44.
SAINT-BONIFACE, MAN.

EVANGILE

(S. Jean, XIV, 23-31)

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à ses disciples: Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous; mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre coeur ne se trouble point, qu'il ne craigne pas. Vous m'avez entendu dire: Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous; car voilà le prince de ce monde qui va venir, quoiqu'il n'ait aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné.

UNE BROCHURE SALUTAIRE

(Le Droit)

Dans quelques pages, d'une lecture à la fois sérieuse et attrayante, le R. P. Bissonnette, dominicain, a traité une question qui est toujours d'actualité et nous intéresse spécialement: celle de la mauvaise et de la bonne presse. Les formes diverses que revêt la mauvaise presse, les enseignements des Papes et des évêques sur la nécessité d'avoir de bons journaux et sur le devoir des fidèles de le lire et de les maintenir, telles sont les grandes décisions de la brochure intitulée: l'*Antidote contre la mauvaise presse.*

Cette brochure, écrite spécialement pour les catholiques canadiens vient à son heure. La mauvaise presse et la presse indifférente font des ravages chez les catholiques. Elles pervertissent les coeurs, elles obscurcissent les intelligences, avachissent les volontés, dépravent le goût, sèment l'indifférence et l'hérésie, et font perdre à leurs lecteurs le vrai sens de la vie. Elles sont toujours les ennemies de la religion et souvent celles des bonnes moeurs. Pour nous, Canadiens français et catholiques, il importe avant tout de préserver notre foi et de conserver les caractéristiques de notre race: la langue, la mentalité et les traditions. Le bon journal, le journal par excellence, sera donc pour nous, celui qui se fera le défenseur intransigeant de l'Eglise et de la race.

Le R. P. Bissonnette classe parmi les journaux dangereux les journaux de parti, les journaux à spéculation, les feuilles à sensation. Dès 1895, les Pères du premier concile provincial de Montréal disaient du journal de parti: "Alors que l'Eglise est attaquée, insultée dans ses ministres, outragée dans ses droits, entravée dans sa marche, il garde un lâche silence plutôt que de s'exposer à compromettre le parti qu'il représente et à perdre ses faveurs." Les journaux à spéculation et à sensation, qui ont comme unique souci d'atteindre la fortune ont des résultats désastreux et ont été plus d'une fois condamnés par les Papes et les évêques.

En exposant la doctrine de l'Eglise d'une façon concise et pratique, dans une forme presque catéchistique, le P. Bissonnette s'efforce de prouver surtout avec quelle insistance les Papes et les évêques font un devoir aux catholiques d'aider les bons journaux, en faisant pour eux de grand sacrifices. Et c'est là le point essentiel. La plupart des fidèles sont aujourd'hui convaincus de la nécessité de la bonne presse, mais de là à délier les cordons de leur bourse, il y a loin.

L'auteur cite des paroles et des exemples qui devraient convaincre les plus endurcis de la nécessité de soutenir les bons journaux de leurs deniers. Pie X, alors archevêque de Venise, disait: "Si je devais donner ma croix pastorale, mes ornements d'église, et mes meubles pour garantir l'existence de ce journal (il s'agissait d'une petite feuille italienne), je le ferais volontiers."

Le cardinal Lavigerie s'adressait en ces termes à son clergé: "Fonder, soutenir un journal destiné à éclairer et à ramener les esprits est, en un sens, aussi nécesaire et aussi méritoire que de construire une église." Le cardinal Pie juge plus important le soutien de la bonne presse que la prédication parce que "humainement parlant, il n'y a pas de prédication qui tienne contre la mauvaise presse." "Il est plus charitable aujourd'hui, dit le P. Sertillanges, et plus patriotique de fonder un journal honnête que de construire des hôpitaux". Et l'évêque de Dijon ne craint pas d'affirmer qu'il vaut mieux soutenir la presse catholique que les écoles.

Tous les Papes et les évêques ont tenu un langage identique à différentes époques. Ils ont compris que le bon journal ne pouvait faire de bien que s'il était fort et indépendant au point de vue vnancier. C'est pour l'avoir compris et pour étendre la portée de leur oeuvre, que les directeurs du *Droit* ont fait appel à la générosité du public. Le P. Bissonnette fait allusion à cette souscription et cite les témoignages d'approbation que les évêques ont joints à leur généreuse obole.

Après avoir marqué le rôle bienfaiteur qu'ont joué jusqu'ici les trois grands quotidiens catholiques du Canada français et la pléiade de vaillants hebdomadaires qui combattent, eux aussi, le bon combat, le Révérend Père résume les devoirs des prêtres et ceux des fidèle envers les bons journaux.

L'*Antidote contre la mauvaise presse* porte bien son nom. Que les conseils et les directions contenus dans cette brochure soient suivis, et la bonne presse connaîtra de beaux jours ainsi que l'Eglise et la race qu'elle a pour noble mission de protéger et de défendre.

Charles GAUTIER.

L'*Antidote contre la mauvaise presse*, en vente au Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C., 39, avenue Provencher, Saint-Boniface, 10 sous l'exemplaire, franc de port.

UNE OPINION FRANCAISE

M. Maurice Gandolphe écrit dans la *Liberté*, de Paris:

La lecture des journaux américains a toujours été un sport assez vif, où il faut de l'endurance et du souffle; elle exige aujourd'hui quelque héroïsme. Les vieux-continentaux qui gardent une sensibilité inopportune, ne peuvent contempler sans émoi les funèbres colonnes sous lesquelles quotidiennement, la presse des Etats-Unis écrase l'Europe. On n'y parle que de notre mort; il y a des fleurs et des couronnes; c'est un enterrement hors classe—le plus grand dans le monde. Tout de même il y a plus gai.

Le grave est que les journaux d'Amérique sont, on le sait, rédigés par des "experts". Le journaux français n'ont que des écrivains, des philosophes, des polémistes, toutes variétés d'amateurs dont l'opinion n'offre aucune importance: ces pauvres gens en sont d'ailleurs bien convaincus et n'ont pas l'impertinence de prétendre imposer les produits de leur fantaisiste imagination, ils suggèrent avec politesse, proposent sans insistance, souhaitent des contradictions. Et ils s'attardent à un jeu puéril de mots et d'idées.

Les experts américains sont assurés de leur infaillibité; dans l'espace et dans le temps, ils ont tout vu, tout mesuré, tout taxé. Ils savent, exactement, ce que valent les hommes et les choses. Et ils le disent, comme ça, sans explication superflue, avec une autorité simple et souveraine. Or, ils nous répètent avec ensemble que nous valons actuellement un peu moins que zéro.

Ils sont deux particulièrement définitifs: M. Herbert Hoover, l'expert des nourritures, et M. Vanderlip, l'expert des finances.

M. Hoover est un gentleman doué d'un impérieux appétit et d'un coeur généreux; il aperçoit toujours l'Europe à la veille de la famine, et ne se lasse pas d'énumérer les tonnes de céréales, de saindoux, et généralement de produits américains qui sont indispensables à notre survie. Si par hasard il ne vous voit pas au plus inexorable degré de l'amaigrissement, M. Hoover proclame que nous allons périr de nudité; plus de coton, pas un fil de coton dans cette vieille Europe affamée ni dans ses annexes asiatiques. A vrai dire, il n'y a de bon coton comme il n'y a de bon saindoux, qu'aux Etats-Unis des experts. L'excellent M. Hoover en convient; il est tout prêt à nous expédier le juste compte de tonnes américaines auquel il a fixé le sauvetage de l'ancien continent. Mais voici qu'intervient M. Vanderlip.

M. Vanderlip est un expert tout aussi infaillible que M. Hoover. Seulement son infaillibilité par suite sans doute d'inégales conditions stomacales, inspire un jugement inverse. M. Hoover est sûr que nous ne mangeons pas assez et que l'été prochain nous irons vêtus de seules feuilles de nos lauriers. M. Vanderlip est certain que nous mangeons trop et nous abandonnons à d'effrénées dépenses somptuaires. Dans l'obligeante conception de ce deuxième gentleman, notre faillite doit précéder notre famine.

Un expert financier ne peut s'intéresser au cas d'affamés en état de ruine. Quand l'expert alimentaire annonce le poids du lard étoilé qui nous est nécessaire, l'expert monétaire proclame le prohibitif effondrement des changes. Ainsi M. Vanderlip met l'embargo sur M. Hoover. Et les expertisés de la caduque Europe

(Suite à la page 5)

Empoisonné par le gaz en tombant dans un puits

Frank Carlson soulagé par les Pilules de Dodd pour les reins

Un homme de la Saskatchewan qui a souffert tout l'été affirme qu'il doit la vie aux Pilules de Dodd pour les reins.

Livelong, Sask., mai 17 (spécial).—M. Frank Carlson, bien connu et hautement estimé ici, est très enthousiaste des bénéfices qu'il a obtenus de l'usage des Pilules de Dodd pour les reins.

"Je fus asphyxié dans un puits profond de 25 pieds, sur ma ferme", écrit M. Carlson. "J'en mourus presque. Je me fis soigner tout un été, mais cela ne me fit aucun bien."

"Puis je lus dans un almanach une réclame en faveur des Pilules de Dodd pour les reins. Je ne pensais pas qu'elle me ferait du bien, mais j'étais décidé à faire l'essai de tous les remèdes. A ma grande surprise ma santé s'en trouva beaucoup mieux et mes reins se trouvèrent beaucoup mieux. Aujourd'hui je me sens porté à conseiller les Pilules de Dodd pour les reins à toutes les personnes que je rencontre. Je ne voudrais pas m'en passer."

Les Pilules de Dodd pour les reins sont un remède du rein. Elles donnent de la force aux reins, leur permettent d'accomplir leur fonction qui est de chasser toutes les impuretés du sang.

Informez-vous à vos voisins si les Pilules de Dodd pour les reins ne sont pas le remède par excellence pour les maladies des reins.

Les Pilules de Dodd pour les reins: 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez les marchands ou The Dodds Medicine Co. Ltd, Toronto, Ont.

En Province

ABBEVILLE

Une bien triste nouvelle parvenait à Abbéville, le 28 avril. C'était la mort de M. Neyron, de cette paroisse. Ce dernier était parti pour l'hôpital St-Boniface depuis quelques jours, et Mme Neyron était revenue chez elle avec l'espoir d'aller le chercher dans quelques jours pour le ramener à la maison. Malheureusement une syncope l'avait emporté dans la soirée du 28 sans qu'il fit le moindre mouvement dans son lit.

M. Neyron laisse pour pleurer son absence, une veuve et quatre enfants dans le bas âge, ainsi que de nombreux amis. En effet le défunt, bien connu et estimé à Abbéville et à Lundar, est une perte pour la paroisse, qui s'en ressentira longtemps. Il est vrai qu'il avait fait déjà ses préparatifs pour nous quitter et aller demeurer en France, son pays natal; mais nous espérions quand même qu'il reviendrait au pays après quelques années de séjour en France.

Après y avoir passé quelques années de service actif pendant la guerre, M. Neyron avait renoué de solides et nombreuses connaissances en France. Voilà pourquoi, voyant sa santé faiblir depuis ces années de service à la guerre, il avait décidé de retourner à la première occasion.

Le 4 courant, un service a été chanté à Abbéville pour le repos de son âme, le service sur le corps ayant eu lieu à Saint-Boniface le 29 avril.

Nous avons en quelques acheteurs de terres depuis quelque temps à Abbéville. Il y a cependant encore quelques terres à vendre autour de l'église, en particulier, en face de l'église, celle de M. E. Robt. Ce dernier avait un magasin général, ainsi qu'une salle de pool, et une chaise de barbier. Les animaux et outils de la ferme seront vendus à l'encan le 27 courant.

Salem.

LAC DU BONNET

Samedi dernier, le 8 mai, les commissaires de notre école privée, avec le concours des dames et des demoiselles de la paroisse, donnaient, dans la salle publique de M. Kopman, une agréable soirée de paniers.

La soirée débuta par l'exécution de quelques-uns de nos chants canadiens populaires, par les enfants de l'école, qui surent les rendre avec entrain et beaucoup d'âme. Plusieurs chants anglais furent aussi exécutés par des amies. Vint ensuite la vente des paniers, qui fut vraiment bonne... au-delà de toute espérance. De la crème à la glace fut distribuée.

Les recettes de la soirée et d'une collecte faite en vue de soutenir notre école furent à peu près de $225, dépenses soldées.

N'est-ce pas magnifique pour une petite place inconnue comme la nôtre? Il faut dire que le dévouement de tous fut exemplaire. Des remerciements tout spéciaux doivent être adressés à M. et Mme Jos. Desjardins, qui n'ont ménagé ni leur temps, ni leurs pas pour obtenir un si beau résultat.

Il est donc toujours vrai de dire que *l'union fait la force.*

Nos enfants sont à préparer une gentille petite séance agrémentée de quelques chants, pour la fin de l'année scolaire. Avis à tous ceux qui veulent s'amuser et constater les progrès de nos chers petits!!

OTTERBURNE

La fête projetée par les Canadiens-Français d'Otterburne en l'honneur de saint Joseph, pour le dimanche du patronage, dut être remise à une date ultérieure. Et voici que, profitant de la vague de beau temps dont le ciel nous favorise, les promoteurs principaux de la fête, MM. Moïse Gobeil et Hilaire Robidoux, décidèrent de la donner le soir de l'Ascension. Elle vient donc d'avoir lieu, et, disons-le tout de suite, elle fut charmante. Que ces messieurs en reçoivent ici nos sincères félicitations, et puissent-ils recommencer l'an prochain!

Les Clercs de Saint-Viateur voulurent bien prêter leur salle de jeux, et dès les sept heures du soir, la cour de l'Orphelinat s'emplissait de voitures et d'autos amenant de St-Pierre, de Saint-Malo, de Ste-Agathe, une foule nombreuse, laquelle put à peine trouver place dans la salle.

Le pourquoi de la fête nous fut dit par M. Jos. Latreille, dans un discours bien senti: honorer saint Joseph, premier patron du Canada, et lui témoigner reconnaissance et amour pour la protection dont il ne cesse d'entourer les Canadiens-Français d'Otterburne et de tout le pays; comme aussi, d'ailleurs, tous les catholiques qui mettent en lui leur confiance.

"Joseph, souviens-toi qu'on te nomme
Premier Patron du Canada,
Et ce nom que te donna Rome,
Un peuple entier le demanda.

O ce soin de la Providence
Dont la sagesse décida
De donner Marie à la France
Et toi, Joseph, au Canada."

Ces vers sont les premiers d'un cantique, par un prêtre de la Maison St-Joseph, qu'il lut d'abord devant l'assistance et dont il chanta ensuite quelques couplets avant d'introduire M. Lacerte, avocat, de Saint-Boniface.

Pendant plus d'une heure, M. Lacerte nous tint sous le charme de sa parole chaude et vibrante. Il nous fit rire parfois, et de nous-mêmes encore, s'il vous plaît, par la façon pleine de verve et d'humour dont il nous dépeignit les crimes, que nous commettons couramment contre la Langue Française, mais surtout il nous fit réfléchir et prendre deux bonnes résolutions: celle de châtier un peu notre langage, et celle de nous servir du français, et non de l'anglais, partout où faire se peut et se doit... M. Jos. Latreille avait su dire à M. Lacerte de ne pas ménager la semence de ses bons conseils et qu'elle tomberait en bonne terre. Nous vous remercions, M. Lacerte, de l'avoir écouté: à quand le plaisir de vous entendre encore?

Pour clôturer cette partie de la fête, le Rév. Frère W. Lapointe, C.S.V., nous régala d'un monologue, dont le dénouement tout à fait inattendu fit s'esclaffer l'auditoire et valut au fin diseur des applaudissements bien nourris.

Au dehors la nuit s'était faite, et les étoiles au firmament semblaient sourire. n'allaient-elles pas tout à l'heure voir s'élever de notre planète quelques-unes de leurs soeurs éphémères dans le feu d'artifice, que Monsieur Leclerc, maître de poste de Saint-Boniface, allait lancer sous nos regards ravis?

Ce fut, en effet, le clou de cette soirée trop vite écoulée: rappel heureux de ce que firent nos ancêtres en 1637, quand saint Joseph fut donné par le Pape Urbain VIII comme patron et protecteur au Canada.

"Dans notre histoire est une page,
Doux Charpentier de Nazareth,
Qui fait dater ton patronage
De l'an mil six cent trente-sept.

A Québec, le jour de ta fête,
L'Eglise fit solennité;
Le peuple, Gouverneur en tête,
Chantait ta gloire et ta bonté.

Le drapeau s'arbora d'office
Dès la veille au bruit du canon;
Feux de joie et feux d'artifice
Le soir étoilaient l'horizon."

Notre plume se refuse à décrire ce spectacle féérique du soir de l'Ascension à la Maison Saint-Joseph, mais, pour emprunter encore au discours de M. Jos. Latreille, nous oserons dire aussi que "les nymphes de la Rivière au Rat durent ouvrir des yeux étonnés, les Orphelins furent éblouis, tous nous fûmes enchantés..." Merci, Monsieur Leclerc, merci.

Et comme il n'est si bons amis qui ne se quittent, à la dernière fusée, au dernier feu de Bengale, chacun courut qui vers son auto, qui vers sa voiture, emportant, nous l'espérons, de cette petite fête un bon souvenir (sans compter un ruban-insigne) et comme un goût de "revenez-y", fredonnant aussi peut-être le refrain du cantique nouveau

"A les familles canadiennes, Prions au pied de ton autel, Il faut, Joseph, que tu obtiennes, Paix sur terre et place au ciel."

ou encore, murmurant doucement la prière finale:

"A notre chevet d'agonie
Lorsque la Mort viendra s'asseoir,
Epoux de la Vierge bénie,
Sois pour nous "l'Etoile du Soir."

Un ami de saint Joseph.

UNE OPINION FRANCAISE

(Suite de la page 1)

n'ont plus qu'à subir docilement la série des catastrophes signifiées par les prophètes transatlantiques.

Il est bien fâcheux que la légèreté bien connue de notre esprit national nous interdise d'opposer quelques contre-experts à nos juges, à nos exécuteurs d'Amérique.

crédulité qu'ont parfois ren-

Car, enfin, on pourrait timidement faire observer à M. Hoover que nous avons trouvé le moyen de manger tout seuls, à nos frais, tout le temps qu'il a fallu pour préparer la victoire américaine en Europe. On prendrait la liberté d'ajouter que notre pauvre vieille maison, si sous-alimentée et mal vêtue qu'elle apparaisse aux confortables observateurs de Chicago, a pris l'initiative de ravitailler selon ses forces—peut-être au-delà—des affamés non amis et sans courtiers: la seule mission française de Vienne assure l'existence de plusieurs milliers d'habitants. M. Vanderlip ne prétendra pas que nous avons escompté le réconfort du change autrichien.

Oserait-on encore rappeler à M. l'expert Vanderlip l'incontrée, aux Etats-Unis, les horrifiants pronostics rapportés de ses explorations européennes? Au cours d'un voyage circulaire—notamment à Amsterdam—ce spécialiste avait bien voulu dénoncer "la pourriture financière des puissances de l'Entente"; sur quoi une banque américaine n'a-t-elle pas renoncé à la présidence de M. Vanderlip "en raison de son pessimisme, de quel ingénieux commentaires encadreraient-ils cette spirituelle sanction?

Nous n'avons pas besoin d'experts pour évoquer devant les lecteurs de M. Vanderlip certains souvenirs et quelques rapprochements utiles. Car enfin, ce financier nous condamne parce que nous avons trop largement répondu aux offres de son collègue des saindoux et autres denrées de luxe... L'art qu'on nous reproche d'avoir perdu, l'Amérique l'a trouvé. Nous voulons bien le lui racheter avec son lard, puisque c'est la règle du jeu de la guerre; les belligérants échangent des morts, les alliés échangent des profits et pertes. Mais nous aimerions, chez nos associés, à défaut de cet optimisme à notre égard qui leur paraît invraisemblable, un pessimisme moins expansif.

Toute réalité est passagère et toute expertise revisable. L'opinion américaine est violemment mise en garde contre les menaçantes défaillances de l'Europe; elle trouverait dans l'appel à une coopération confiante une meilleure satisfaction de ses généreux instincts—et aussi de ses vrais intérêts. Déjà elle s'étonne d'entendre répéter que nous sommes à la mort et à la misère; si ces sombres experts disaient vrai, croient-ils donc qu'elle voudrait nous abandonner à ce funeste présage?

C'est peut-être parce que nous avons été si malades que l'Amérique se porte si bien... Mais quels Américains auraient le coeur d'appuyer sur ce fait d'hier les méthodes de demain?

Maurice GANDOLPHE.

MGR GROUARD

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

No 7

(Suite)

Je fis plus ample connaissance avec ces pauvres gens, rencontrai plus de bonne volonté pour s'instruire de la religion, annonçai que je viendrais désormais le printemps et l'automne et les priai d'avertir ceux qu'ils rencontreraient au loin que je désirais les voir. Je ne baptisai que les enfants, descendis au Fort Simpson, y donnai la mission et remontai jusqu'à la Grosse Ile pour y rencontrer les Sauvages qui ne venaient pas tous à la Providence, où il n'y avait encore aucun poste de traite.

Monseigneur travaillait toujours à la construction de son palais épiscopal qu'il voulait faire aussi grand que la maison destinée aux Soeurs. Je n'ai pas dit qu'elle était vraiment un édifice remarquable pour le pays. Ni au Fort Chipweyan, ni au Fort Simpson, on n'avait bâti sur une si grande échelle. Pensez donc! elle avait plus de 40 pieds de long, double étage et des mansardes. Un portique décorait la façade et un double escalier extérieur conduisant à un balcon et donnant accès à l'étage supérieur faisait l'admiration des gens. Vous auriez ri en voyant les Sauvages monter cet escalier assez bravement, mais effrayés et perdant la tête quand il fallait descendre. Pas un alors n'osait se tenir debout, mais s'asseyant prudemment sur une marche, ils s'appuyaient sur leurs mains pour s'asseoir sur une autre et finissaient par atteindre le sol.

Malgré son ardeur au travail, je remarquai que Monseigneur quittait tout dès qu'un Sauvage se présentait à la maison et il s'entretenait avec lui comme s'il n'eût pas eu d'autre chose à faire. Nous lui aidions sans doute dans la mesure de nos forces et de nos aptitudes, et je me flatte d'avoir profité de ses leçons pour varlopper, tailler le bois et même pour fabriquer table, porte et chassis. Nous défrichâmes aussi de nouveaux terrains et nous eûmes le plaisir de récolter non seulement des pommes de terre, mais des navets, des carottes, des oignons, des laitues et même de l'orge et du blé. La Mission s'était enrichie d'une vache et d'un taureau, et bientôt nous vîmes des veaux sauter et gambader à l'entour de leur mère. Je viens de dire que nous récoltions du blé et du bon blé parfaitement mûr, mais je dois ajouter que l'expérience nous fit abandonner cette culture, tandis que l'orge donnait plus de garantie de succès. Les bords du Mackenzie ne peuvent en effet se comparer aux bords de la Rivière Rouge.

Je retournai comme de coutume au Fort Simpson et au Fort des Liards au retour des barges du Portage la Loche. Cette fois le Révérend Kirby voulut me disputer le terrain. Mais les Sauvages du Fort des Liards savaient à quoi s'en tenir sur son compte. Il y avait loin encore à leur parfaite conversion, et je rencontrais toujours des obstacles de la part des jongleurs, mais la masse de la population montrait sa préférence pour la religion catholique. On alla même jusqu'à faire cette proposition au ministre: "Si tu veux que nous prenions ta *prière* (c'est-à-dire ta religion), voici la condition que nous mettons: Tu es un homme marié, tu as des garçons et des filles; eh! bien, consens à prendre nos filles pour femmes de tes garçons et à donner tes filles pour femmes aux nôtres, peut-être alors ajouterons-nous foi à tes paroles." Mais le Révérend n'entendait pas de cette oreille-là. Il se montra cependant assez gentil avec moi. Nous étions assis côte à côte dans la barge et nous jasions comme de bons confrères. Un jour il me raconta comment il avait obtenu du ciel une faveur miraculeuse:

"Je remontais du Fort Norman avec une troupe de Sauvages qui hâlaient la barge. Il y a un courant fort et même des rapides, et les pauvres gens se sentaient épuisés de fatigue. Ils me demandèrent de prier pour eux et de leur obtenir un vent favorable qui leur permettrait de hisser la voile et de se reposer. J'hésitais à les satisfaire, parce que, leur disais-je, si nous obtenons un bon vent pour nous, il sera peut-être mauvais pour d'autres. Ils insistèrent cependant, et je leur promis de prier à leur intention. Peu de temps après, un fort vent arrière commence à souffler, enfle la voile et continue toute la journée sans désemparer. Vous voyez que ma prière a plus d'effet que vous ne pensez.

—Cher monsieur, répondis-je, je ne doute pas du tout de l'efficacité de vos prières, et je crois que vous avez fait là un miracle. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi vous condamnez si hautement la dévotion des catholiques qui supplient les saints et surtout la très sainte Vierge Marie d'intercéder pour eux? Car enfin, avec tout le respect que je vous dois, vous me permettrez de vous dire que vous êtes un pauvre pécheur comme nous tous, et vous n'avez assurément pas la prétention de vous égaler à la Mère de Dieu, ni aux apôtres et saints du ciel. Donc, si malgré vos imperfections votre prière est si bonne, avons-nous si grand tort de croire que celle des saints est encore meilleure, et de leur demander de nous aider dans nos besoins?"

Cet argument *ad hominem* ne produisit pas, je l'avoue, tout l'effet qu'on devrait en tirer, et notre discussion ne se prolongea pas.

Durant l'hiver 1865-1866, nous reçûmes la visite du Père Clut. Il n'avait pas eu besoin, comme en allant au Fond du Lac, de demander à un commis égoïste un peu de soulagement à sa fatigue. Il avait ses chiens et sa traîne à lui, et je vous assure qu'il savait conduire son attelage. Il venait voir Mgr Faraud et traiter avec lui des affaires importantes. Je n'avais pas à m'en préoccuper et j'étais tout à la joie de retrouver ce cher Père. Il ne resta pas longtemps à la Providence et retourna vers sa Mission de la Nativité, au Lac Athabaska. Après son départ Mgr Faraud me mit au courant de l'affaire. Il avait vu le Pape à Rome, et dans l'audience dont le Pape l'avait honoré, il avait demandé au Souverain Pontife de lui donner un évêque auxiliaire, car sa santé commençait à s'ébranler et son vicariat apostolique offrait tant de difficultés pour l'administrer, à cause de son immense étendue, du climat si rigoureux, des voyages si longs et si pénibles. Le bon Pape lui accorda la faveur demandée, à condition que tous les missionnaires du vicariat seraient consultés, voteraient pour l'un d'eux et que celui qui aurait la majorité des voix deviendrait l'évêque auxiliaire. Monseigneur avait en conséquence prié tous ses missionnaires de lui envoyer leurs votes et réclamait le mien. Je n'hésitai pas une seconde, et en bonne conscience je votai pour le Père Clut, qui reçut presque à l'unanimité les voix de ses confrères.

Je retournai avec le courrier de mars au Fort Simpson et au Fort de Liards, où je passai le printemps. J'y vis plus de Sauvages que jamais, et des gens de tribus que je n'avais pas encore rencontrées. On appelait les uns: *Mauvais monde*, et les autres, *Gens de la Montagne*. Ils fréquentaient autrefois le Fort Halket, situé au milieu des Montagnes Rocheuses, et que la Compagnie avait abandonné à cause des difficultés presque insurmontables d'y transporter les marchandises. Il fallait en effet remonter la rivière des Liards, qui devient un véritable torrent, faire le portage *du diable*, passer par les *Portes de l'enfer*, noms suggestifs donnés par les premiers explorateurs et parfaitement adaptés, m'a-t-on dit, car je ne suis jamais allé là. Plusieurs Métis avaient perdu la vie dans ces endroits sinistres, et les autres ne se sentaient plus le courage de s'exposer à de tels dangers. La Compagnie, en abandonnant ce poste, se proposait d'en établir un autre sur la rivière Nelson, ce qui se fit en 1867. C'est pourquoi les nouveaux Sauvages dont j'ai parlé venaient au Fort de Liards y apporter leurs pelleteries et se procurer les objets dont ils avaient un extrême besoin. Je fis donc connaissance avec ces nouveaux venus qui se montrèrent mieux disposés que les Esclaves et les Sékénés. Cependant ils avaient bien aussi leurs défauts, et l'on me raconta qu'il se trouvait parmi eux une femme qui avait tué sa petite fille. C'est toute une histoire effrayante qui, malheureusement, hélas! se renouvelle même dans les pays les plus civilisés, car les hommes se ressemblent partout et les passions entraînent aux mêmes crimes. Je voulus prendre des renseignements sur cette affaire, et je les donne tels que je les ai recueillis.

Cette femme passait pour une belle, avait un mari dont elle avait une fille encore au maillot. Mais un autre prétendant réussit à gagner ses faveurs et la décida à le suivre. Le mari furieux et jaloux crut que les parents de sa femme lui avaient conseillé de l'abandonner pour son rival. Il devint fou de colère et tua beau-père, belle-mère et beau-frère, pour se venger. La femme, qui avait pris le large avec son ravisseur et emporté sa petite fille avec elle, apprit ces nouvelles. La voilà elle aussi transportée de fureur. Tenant sa petite fille dans ses mains: "Crois-tu, lui dit-elle, que je vais t'élever après que ton père a massacré ma famille?" Elle passe alors un lacet autour du cou de la pauvre enfant, l'étrangle et jette le cadavre de côté. Ayant appris ces détails, je recommandai à ceux qui trouveraient cette femme de me l'amener. Je logeais encore chez le vieux Hoole, et c'est là que les Sauvages vinrent me trouver avec la coupable. La maison ne pouvait contenir la foule désireuse comme ailleurs d'assister au procès. Je me servais de grandes images d'Epinal pour instruire ces pauvres Indiens. L'une d'elles représentait le pécheur mourant. Un homme gisait sur un grabat: par terre on voyait une bouteille, des cartes, des armes, instruments dont le moribond faisait usage pour offenser Dieu. Un prêtre, venu pour lui offrir son ministère, se voyant repoussé, s'en allait en pleurant. Au bas de l'image, dans un coin, brillaient des flammes d'où s'élevait un grand diable cornu, lequel passait un câble au cou du mourant et se préparait en ricanant à l'attirer en enfer. Je parle alors à la coupable et lui dis: "Qu'as-tu fait, malheureuse? Tu as tué ton enfant! Les bêtes féroces elles-mêmes ont plus de coeur que toi, car elles aiment leurs petits. Vois-tu cet homme? lui dis-je en lui montrant l'image. Il est moins coupable que toi et pourtant tu vois le diable lui passer une corde autour du cou et le tirer avec lui dans les flammes. Pareil sort t'attend si tu ne fais pénitence..." Et j'essayais de réveiller quelques bons sentiments dans ce coeur barbare. La femme paraissait insensible à mes reproches et je désespérais de lui faire regretter son crime quand, s'adressant aux personnes qui l'entouraient: "Le Père a l'air furieux, dit-elle, et je ne sais pas pourquoi. Peut-être pense-t-il que c'est un garçon que j'ai tué; mais non, ce n'est rien qu'une petite fille, et ça ne vaut pas la peine de faire tant de tapage."

J'employais le mot *enfant*, qui peut s'entendre aussi bien d'un garçon que d'une fille, et elle croyait se justifier en faisant la distinction que je viens de mentionner! J'insistai alors de mon mieux pour lui faire comprendre que les filles ont autant de droits à l'amour et à la protection de leur mère que les garçons. Cette leçon s'adressait à tout le monde, car je savais que tous en avaient besoin—et mes paroles ne tombèrent pas toutes par terre. Mais quelle preuve de l'avilissement, de mépris, auquel les femmes sont réduites chez ces nations encore infidèles! Cependant, je ne veux pas laisser entendre par ces réflexions que les bons sentiments n'ont aucune place dans le coeur de ces pauvres Sauvages. Voici une autre histoire qu'une bonne vieille des *Gens de la Montagne* est venue me raconter:

"Il y a longtemps de cela, me dit-elle en pleurant, nous allâmes, mon mari et moi, passer l'hiver là où nous espérions trouver du gibier. J'avais une petite fille encore au maillot. C'était ma première enfant et je l'aimais de tout mon coeur. Nous n'avions pas beaucoup de vivres et mon mari se mit à la recherche des orignaux et des chèvres; il n'eut pas de chance. De mon côté, je tendis des collets dans les environs de notre loge, espérant y prendre quelque lièvre ou des perdrix, mais je ne trouvai rien non plus. Nos provisions s'épuisèrent et nous fûmes réduits à manger des débris de peaux et de babiche. Hélas! je ne pus bientôt nourrir ma petite fille, mes mamelles étaient taries... Mon mari retournait pourtant à la chasse. Un jour vint où je perdis mon enfant, morte de faim... Je déposai son petit corps à côté de moi, sur les branches de sapin, et je l'arrosai de mes larmes. Mon mari revint fatigué, épuisé. "Femme, dit-il en entrant, je crois que nous sommes perdus! Je n'ai rien trouvé encore, et je suis à bout de forces..." Puis, tout à coup, il voit le corps de ma petite fille morte, et il s'écrie: "Mais voilà de la viande! Allons, coupe-moi ça et fais-le bouillir! Ca va peut-être nous réchapper la vie!" Oh! Père, je ne voulais pas, moi; mais il insista tellement que j'eus peur pour moi-même, et en pleurant je découpai les membres de mon enfant et les mis dans la chaudière... Je le servis ensuite et il mangea, me disant: "Mange donc aussi, ça va peut-être nous réchapper la vie." Non, Père, je ne voulus pas manger; je me disais: c'est la chair de ma petite fille, et je pleurais toujours. Hélas! Père, j'ai tout de même fait un grand péché qui me pèse sur le coeur; car, si je n'ai pas mangé de cette viande, j'ai bu de ce bouillon-là!"

Et la pauvre femme sanglotait et versait des torrents de larmes en me contant cette histoire. J'étais ému en voyant cette pauvre vieille si affligée, se croyant coupable d'un grand crime et demandant pardon, et je m'apitoyais sur le sort de ces infortunés réduits à des conditions semblables. Malheureusement, tous n'ont pas la conscience si délicate de cette bonne vieille. Les hommes sont moins sujets à de pareils scrupules et j'en ai connu un qui a mangé sept de ses enfants et qui ne versait pas une larme au souvenir de ses affreux repas. Cependant, il faut reconnaître que ce n'est pas comme chez les Nègres d'Afrique l'amour de ces festins de cannibales qui pousse nos Indiens à se nourrir de chair humaine. C'est la misère extrême à laquelle ils se voient réduits. Qui n'aurait un peu de compassion pour eux? Et qui oserait se plaindre quand un mets de choix ou une friandise manque sur notre table?

Les gens de la Montagne avaient leur camp séparé et ne semblaient pas sympathiques aux Esclaves. Un intervalle d'un milie environ divisait les deux tribus. J'avais ma tente au milieu, et j'y réunissais le plus de monde que je pouvais. Un jour, je fus interrompu au milieu de mes exercices; on vint m'avertir qu'un homme du camp des Esclaves enlevait une femme de la Montagne. Je vais voir ce qui se passe. Je rencontre d'abord des Esclaves, groupés ensemble, prêts à prendre parti pour leur confrère. Plus loin, des gens de la Montagne, silencieux, mais voilant à peine leur colère. Entre les deux, l'homme tirait une jeune femme à laquelle quatre autres s'étaient accrochées et s'efforçaient de la retenir. Je vais droit au ravisseur et le force à lâcher sa proie, lui adressant les reproches qu'il méritait. Les gens de la Montagne s'en allèrent avec la femme délivrée, mais un des principaux Esclaves se présente à moi et me dit: "Pourquoi te mêles-tu de ce qui ne te regarde pas? Quand tu pries là-bas à ta loge on te laisse faire; laisse-nous aussi nous autres nous arranger comme il nous plaît." —"Le bon Dieu est partout, répondis-je, et sa loi doit être respectée partout. Pour moi, je suis venu pour vous apprendre vos devoirs et je ne me tairai pas, surtout quand je suis témoin de mauvaises actions." Ainsi finit cette affaire qui aurait pu tourner au tragique.

(*A suivre*)

PROPAGANDE

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, Saint-Boniface:

"ACTION FRANCAISE", MONTREAL

- "Almanach de la Langue Française": 1916 .... $ .35
  - 1917 .... $ .10
  - 1918 .... $ .15
  - 1919 .... $ .20
  - 1920 .... $ .20
- "Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
- "La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier .... $ .10
- "Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
- "Refrains de Chez Nous" .... $ .10
- "Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
- "La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. .... $ .10
- "La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain .... $ .10
- "Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx: Edition populaire .... $ .25
- "La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx .... $ .75
- "La Langue Gardienne de la Foi": Henri Bourassa .... $ .25
- "Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault .... $ .25

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

- "Fleurs de Lys": Troisième concours littéraire: 1918 .... $ .50
- "Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 .... $ .50
- "Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire .... $ .15
- "Contes Historiques" en images: Première série .... $ .15
  - Deuxième série .... $ .15
  - Les deux séries en album .... $ .30
- "Histoire Acadienne": Abbé Lionel Groulx .... $ .10

"ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", QUEBEC

- "Almanach de l'Action Sociale Catholique": 1920 .... $ .50
- "L'Ecueil Démocratique": Mgr L.-A. Paquet .... $ .10
- "L'Eglise Catholique au Canada" .... $ .10
- "Deux Grèves de l'Internationale" .... $ .05

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

- "Le Français dans nos Ecoles" .... $ .05
- "La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin .... $ .05
- "La Reconstruction Sociale" .... $ .05
- "Le Français dans le New-Hampshire": Abbé Henri Beaudé .... $ .05
- nell .... $ .05

OEUVRE DES TRACTS

- "Les familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. .... $ .05
- "Ecoles Canadiennes-Françaises": R. P. Adélard Dugré, S.J. .... $ .05
- "Les Retraites Fermées au Canada": R. P. Lecompte, S.J. .... $ .05
- "L'Eglise et l'Organisation Ouvrière": R. P. Archambault, S.J. .... $ .05
- "Police! Police! A l'Ecole, les Enfants": B. P. .... $ .05
- "Nos Légitimes Aspirations": Abbé Geo. Courchesne .... $ .05
- "Des Justes Limites à l'Action de l'Etat": S. E. le Cardinal O'Connell
- "Le Mouvement Ouvrier Catholique au Canada": Omer Héroux .... $ .05
- "L'Instruction Obligatoire" .... $ .05
- "L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet .... $ .05
- "Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. .... $ .05
- "Le Dr Painchaud": C.-J. Magnan .... $ .05

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

- "Polly Masson": William Henry Moore $1.75
- "The Clash": William Henry Moore $1.75
- "Bridging the Chasm": Percival Morley $1.35
- "Ireland's Case": Seumas MacManus $1.00
- "Do the French-Canadians Speak Patois": L.-S. Richard, LL.D. .... $ .05
- "Meeting the French-Canadians Half-Way": C.-E. Holmes .... $ .10

DIVERS

- "Le Capital et de Travail": Noël Bernier .... $ .10
- "Manuel des Franco-Catholiques": Louis Hacault .... $ .10
- "Le Divorce": R. P. Ceslas Forest .... $ .75
- "Dixième Anniversaire du "Devoir"": lettres et discours .... $ .50
- "Ecoles Neutres et Programmes Scolaires": Mgr A. Béliveau .... $ .05
- "L'antidote contre la mauvaise presse": R. P. Bissonnette, O.P. .... $ .10
- "La mission Jellicoe": Henri Bourassa .... $ .10
- "Choses qui s'en vont": Frère Gilles, O.F.M. .... $ .25
- "Histoire du Canada": Abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand $1.50
- "Récits Laurentiens": Frère Marie-Victorin, des E. C. Edition reliée et cartonnée .... $ .75
  - Edition brochée .... $ .60
- "2,000 Mots par l'Image": Abbé Etienne Blanchard .... $ .25
- "Jeu de Cartes du Bon Langage": 4me série: Abbé E. Blanchard .... $ .30
- "Les Langues et les Nationalités": Un Sauvage .... $ .25
- "Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. .... $ .75
- "Le Petit Monde": Louis Dupire .... $ .50
- "En veillant avec les Petits de Chez-nous": Abbé J.-G. Gélinas .... $ .75
- "Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe .... $ .50
  - Edition populaire .... $ .25
- "Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa .... $ .10
- "Notre Jeunesse": Guy Vanier .... $ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis. Strictement payables d'avance. Les chèques devront être faits au pair à Saint-Boniface.

Adressez vos commandes à:

COMITE DE PROPAGANDE LaVERENDRYE DE L'A.C.J.C.
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

Les mines d'amiante de la province de Québec

La plus grande partie de l'amiante produit dans l'univers entier provient des mines de Thetford et du lac Noir, dans l'est de la province de Québec. L'extraction de cet extraordinaire minerai a pris aujourd'hui une telle importance, que cette industrie est devenue pratiquement l'unique source de subsistance pour la population du vaste district où se trouvent ces mines, dans les Cantons de l'Est.

L'excellente qualité de l'amiante canadien en rend le filage et le tissage relativement faciles, c'est ce qui a encouragé, il y a quelques années, les capitalistes américains et anglais à placer des fonds dans cette industrie encore peu développée, avec le résultat que le Canada est devenu le plus grand producteur de ce minerai fibreux, si utile de nos jours pour la fabrication des articles à l'épreuve du feu.

L'amiante est un silicate de chaux et de magnésie, principes difficilement fusibles. Il était connu des anciens, qui le cardaient, le filaient et en faisaient des nappes qu'ils jetaient au feu pour les laver lorsqu'elles étaient sales; elles en sortaient intactes et plus blanches que la neige. C'est dans des toiles d'amiante qu'ils brûlaient les corps des personnages distingués, dont ils voulaient conserver les cendres pures et séparées de celles du bûcher. On en connait les multiples applications aujourd'hui. On s'en sert en mécanique pour garnir les joints qui sont destinées à être portés à une température élevée; on l'utilise pour la fabrication des bardeaux, des tuiles et de l'enduit à l'épreuve des incendies; il entre dans la composition de certaines peintures et il sert encore à la fabrication des rideaux de théâtres, des gants pour les pompiers et les électriciens, pour l'isolement des bouilloires, des conduits à vapeur, etc.

Les mines de Thetford et du lac Noir sont situées sur la ligne du Quebec Central, une subsidiaire du Pacifique Canadien, qui dessert cette partie de la province entre Sherbrooke et Lévis; elles se sont surtout développées durant les dix dernières années, et aujourd'hui, elles produisent annuellement une moyenne de 75,000 tonnes d'amiante de qualités diverses, dont la valeur varie entre $300 et $10 la tonne. Le minerai est extrait d'immenses cratères à ciel ouvert, puis après avoir été séparé d'avec le roc dans les moulins qui avoisinent les mines, le produit pur est pour la plus grande partie expédié aux Etats-Unis, où il est préparé pour le commerce.

Ceux qui sont allés à Thetford Mines ou qui sont passés dans les environs, ont été frappés par cette teinte grise qui enveloppe toutes les choses et leur donne un cachet d'uniformité dont l'impression est difficile à définir. Ceci est causé par l'énorme volume de poussière grisâtre qui s'échappe des moulins concasseurs et qui en retombant, s'attache aux toits, aux murs, aux plantes et au sol, sans toutefois causer le moindre dommage.



UNE RICHESSE ....

Nous nous demandons si nos abonnés de la campagne ont suffisamment remarqué la page agricole de la Liberté, numéro du 20 avril dernier. Elle donnait le compte rendu d'une expérience faite au Collège d'Agriculture sur le mélilot pour l'ensilage.

Le mélilot, c'est le "trèfle d'odeur", considéré par plusieurs comme une mauvaise herbe. C'est sa très grande utilité qui nous frappe, et nous voudrions en convaincre nos cultivateurs.

Voici le compte rendu de l'expérience emprunté à la Gazette Agricole:

"Nous avons essayé, cette année, de faire "de l'ensilage de mélilot blanc (trèfle d'odeur) à titre d'expérience; la récolte a été "fauchée le 30 juillet et ensilée immédiatement. Les fleurs venaient alors de tomber "et les gousses se formaient. Le poids de la "récolte verte à l'acre était de quatorze tonnes et demie. Lorsque le silo a été ouvert, "trois mois plus tard, l'ensilage était en parfait état et avait une odeur agréable. Les "animaux l'ont consommé avec avidité."

Là-dessus nous nous disions: dommage que nos cultivateurs n'exploitent pas une telle source de richesse.

La question du foin semble insoluble à certains cultivateurs, c'est ce qui les empêche de garder du troupeau. C'est une erreur. Nos meilleurs cultivateurs des terres à blé du sud de la province gardent du troupeau, se font des revenus de leurs vaches à lait, de $100 à $500 par mois, et ne font pas de foin de prairie. Ils nettoient leurs terres à blé en faisant du fourrage à leurs bestiaux.

L'ensilage est un stimulant pour les vaches à lait surtout; quel profit, ce nous semble, rapporteraient quatre ou cinq acres de trèfle d'odeur, à quatorze tonnes à l'acre, comme l'expérience vient d'en être faite.

—Mais il faut construire un silo.

—Sans doute; pourquoi pas deux, si vous avez un troupeau de bêtes un peu considérable.

Si vous n'aviez qu'à vous baisser pour ramasser un louis d'or que vous avez aperçu, et qu'en vous baissant vous en trouviez un autre à côté, iriez-vous le laisser là sous prétexte qu'un seul est bien suffisant?

Quand verrons-nous le jour où nos cultivateurs remplaceront le labour d'été par la coupe des mauvaises herbes, du chardon jaune et de la folle avoine surtout et jetteront le tout dans une couple de bons silos, en y ajoutant une certaine quantité de luzerne ou de trèfle d'odeur coupé à temps?

Ce jour-là un gros problème aura été résolu, car, comme notre correspondant habituel de la page agricole, Monsieur le Curé de Letellier, l'a si souvent répété ici, le labour d'été ne rend rien à la terre,—il la stimule seulement.

Or, une terre, comme un patient, ne peut pas aller indéfiniment à force de stimulants. Aussi la terre poudre en bon nombre d'endroits quand elle a été bien brassée par un labour d'été. Elle ne poudre pas sur un relevé de prairie, et cette prairie, loin d'avoir coûté de six à huit piastres l'acre, comme c'est le cas pour le labour d'été, a nourri un troupeau qui a fait vivre la famille en permettant de mettre la récolte de blé en réserve.

Nous voudrions voir ces réserves grandir pour que chaque cultivateur établisse à la campagne ses trois ou quatre grands garçons. Une culture intelligente est non seulement payante, mais c'est un acte de patriotisme.

La population rurale, c'est le contrefort de notre résistance nationale au Manitoba!

HERSAGE.

Le cultivateur travaille toujours de compagnie avec le bon Dieu. Il travaille la terre, lui confie ses semences, et c'est Dieu qui donne le temps propice et fait pousser les moissons. Nous devons donc de grands mercis au bon Maître pour le beau temps qu'Il nous a donné jusqu'ici. Il a fait merveilleusement sa part, mais il ne faut pas penser qu'après les semences, nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras et laisser faire. Ca été notre défaut depuis bien des années, et le résultat s'en est suivi tout naturellement: nos terres ont été couvertes de mauvaises herbes.

Vous avez sans doute bien préparé vos terres avant de les semer, mais y a-t-il une terre si bien préparée qui puisse être exemple de mauvaises graines? Et alors, ces quelques graines elles vont germer en même temps que le grain, mais elles mûriront avant lui et répandront leur semence sur votre terrain; et ce ne sera pas quelques graines, cette fois-là. Puis la conséquence, c'est qu'en deux ou trois ans votre terrain devient tellement sale qu'il est pratiquement impossible de le semer.

Le remède, le grand moyen de destruction des petites graines qui germent à la surface, c'est le hersage.

—Mais vous n'y pensez pas; nous allons détruire tout notre beau grain, avec cette herse.

—Le bon Dieu a tout prévu. Il a voulu donner à nos grains de longues racines, et pour peu qu'on ait soin de semer un peu profondément, les racines du bon grain sont déjà suffisamment enfoncées dans la terre qu'elles ne sont plus à la portée de la herse qui détruira les mauvais germes à la surface.

Ceci n'est pas un rêve; c'est une pratique courante, à certains endroits. Et pourquoi pas? Ce hersage répond à tous les besoins du sol comme du grain. Il faut à la racine du grain pour se développer et pousser sa tige de la chaleur et de l'humidité. "Sans compter sans doute l'humus que nous avons remis par le fumage le pâturage ou les trèfles." Or le bon Dieu, comme nous l'avons dit, nous a donné la chaleur, et au printemps la terre est toujours plus ou moins humide. Aussi le grain lève, c'est toute beauté à voir.

Mais la chaleur continuant, la terre va se fendiller, et par ces petites ouvertures l'humidité va s'échapper — puis les mauvaises graines vont pousser leurs racines à côté du bon grain; elle vont lui enlever le peu d'humidité qui lui reste. Comme le mauvais grain pousse toujours mieux que le bon, ces mauvaises herbes vont étouffer le bon grain.

Si vous hersez de bonne heure vous fermez ces fentes de la terre, et vous détruisez les mauvaises herbes. Et votre grain sera sauvé.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE CANADA FRANCAIS

Mars-avril 1920

C'est une double livraison, d'environ 150 pages, que l'Université Laval offre à ses abonnés et au public en général.

Les anciens élèves de cette grande institution liront avec le plus vif intérêt l'article sur l'université de *"Cornell et ses bienfaiteurs"*, écrit par un de nos jeunes, qui arrive précisément de là, M. Georges Maheux, entomologiste provincial et professeur à l'Ecole forestières.

La Tragédie acadienne est admirablement racontée par Henri d'Arles.

Le Fr. Marie-Victorin continue sa description pittoresque des moeurs et du pays des Iles de la Madeleine.

Chacun lira avec plaisir les page charmantes où Mme Ariel raconte les impressions de son *voyage à Québec.*

Autres articles: *Scène d'hiver*, E. Chouinard; *Acadiana*, l'abbé *Biron*, par Fr. N. Gildas; *Une paix de justice*, par M. Tamisier; *En France*, par le P. Alexis; *Le Concile du Vatican*, par Don Paolo-Agosto; *l'Enseignement du français aux Anglais*, par J.-F. Raiche; les livres canadiens et étrangers; le lexique canadien-français.

Ce double numéro spécial se vend cinquante sous dans les bonnes librairies et les meilleurs dépôts de journaux.

La poussière cause l'asthme. — Même une poussière invisible causera d'indescriptibles douleurs. Les parois des voies respiratoires se contractent et il semble que vous allez rendre le dernier soupir. Aux malades de ce genre, le Remède du docteur Kellogg contre l'asthme donne soulagement et paix. Il libère les voies respiratoires et la respiration redevient normale. Nous recevons chaque année des centaines de témoignages de l'efficacité de ce remède.

---

8 oranges, 4 citrons, 4 livres de sucre en morceaux. Pelez les fruits et cuisez-les jusqu'à ce qu'ils soient tendres, dans assez d'eau pour les couvrir. Egouttez et grattez la partie blanche du zeste avec une cuiller. Coupez en bandes, avec des ciseaux, la partie jaune. Divisez les oranges en sections, enlevez les pépins et les peaux, et mettez-les dans un chaudron. Chauffez jusqu'au point d'ébullition, ajoutez le sucre à mesure et faites cuire très doucement pendant 1 heure, sur flamme basse. Ajoutez le zeste et faites cuire 1 heure de plus. Versez dans des verres.

La Machine Agricole Nationale

LIMITEE

Montmagny, P. Q., Canada.

Saint-Boniface Fete Sainte Jeanne d'Arc

Sa vie et les leçons que nous devons en tirer.- Sermon de l'abbé Sabourin.

Dimanche avait lieu à Rome la canonisation de Jeanne d'Arc. L'archidiocèse de Saint-Boniface a voulu s'unir à Rome dans cet hommage aux vertus de la sainte libératrice de la France. Il y eut donc à la cathédrale, dimanche, messe solennelle, — Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque assistait au trône, — suivie du chant du *Te Deum*. M. l'abbé Sabourin, directeur du Petit Séminaire, donna le sermon. Nous avons le plaisir d'en pouvoir donner le texte à nos lecteurs. C'est une belle page à la gloire de la grande sainte qui nous est si chère et il enferme dans sa conclusion un vibrant appel à la fierté et au devoir national.

> Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitae.
> Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la vie éternelle.—(Apoc. 2, 10.)

Monseigneur,
Mes Frères,

Rome est un foyer de lumière qu'on ne saurait éteindre et un centre de force morale qu'on ne peut ignorer. Nous en avons des preuves de nos jours autant que jamais. Mais si bon gré mal gré l'esprit de l'univers doit se tourner vers la ville des papes, on peut dire sans crainte de se tromper, que, de ce temps-ci, c'est le coeur entier des fidèles qui s'y transporte avec allégresse. Actuellement il s'y déroule en effet des évènements bien propres à faire tressaillir de joie l'univers catholique: cinq béatifications et deux canonisations dans l'espace d'un mois!!!

Nulle part cependant ces fêtes d'une grandeur incomparable dans la ville éternelle n'ont un écho plus harmonieux, plus suave et plus consolant que chez les fidèles de sang français. Des dix-huit vénérables qui seront, ou qui sont déjà, nommément proclamés bienheureux, seize sont filles de France. Tous les autres béatifiés, à l'exception d'un seul, sont le fruit de l'apostolat français. Et il nous est bien permis de ressentir un orgueil légitime à la pensée que les saintes que l'Eglise place sur nos autels sont nos soeurs par le sang.

Marguerite-Marie Alacoque a été dans la vie religieuse l'humble instrument dont Dieu s'est servi pour répandre dans le monde la dévotion au Sacré-Coeur. Jeanne d'Arc dans les rangs des laïques a été choisie pour affirmer dans le monde la suprême royauté de Dieu sur les nations aussi bien que sur les individus, dans l'ordre social et civil aussi bien que dans la vie privée.

Ces deux saintes pour des raisons diverses ont des titres particuliers à notre vénération et à notre culte. Néanmoins, comme ce double sujet est trop vaste pour être traité en une seule instruction, après avoir salué sainte Marguerite-Marie Alacoque chargée de révéler au monde les abîmes d'amour du coeur de Jésus, nous vous entretiendrons de Jeanne d'Arc, en étudiant sa vie pour en tirer une grande leçon de fidélité au devoir. "*Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitae*: Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la vie éternelle."

* * *

Jeanne d'Arc naquit en 1411, à Domrémy-sur-Meuse en Lorraine. C'était à certains égards à l'une des époques les plus tristes de l'histoire ecclésiastique. Trois contendants se disputaient la tiare. La discorde entre les princes de l'Eglise et la division qui existait dans les rangs du haut clergé engendrèrent vite une confusion qui devint générale dans toutes les classes de la société. La France, qui alors avait contribué plus que tout autre pays en Europe à battre en brèche l'autorité du Souverain Pontife, devint bientôt elle-même comme sans chef sous le gouvernement de Charles VI, l'insensé. Deux factions politiques se disputèrent alors la suprématie: les Bourguignons et les Armagnacs. Ces derniers ayant mis à mort, contre le droit des gens, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, le chef de leurs adversaires, les Bourguignons appelèrent pour se venger les Anglais à leur secours. Poitiers, Crécy, Azincourt furent le théâtre de combats gigantesques pour le temps, de combats qui plongèrent la France dans le deuil et placèrent le trône de Charles VI sous la domination du roi d'Angleterre. Le désarroi causé par la trahison d'Isabeau, reine de France, doublement infidèle envers son époux et envers sa patrie, et la précipitation avec laquelle la plupart des nobles acceptèrent la domination étrangère semblèrent consolider à tout jamais le règne du roi d'Angleterre sur le sol français.

Mais tout autre était le dessein de Dieu. Lui qui trace à la mer les limites qu'elle ne saurait franchir sait aussi enfermer les peuples dans des frontières qu'ils ne sauraient dépasser impunément. Dieu voulait l'Anglais maître dans son île et le Français indépendant en son pays. Et pour reconquérir ce royaume de France perdu par la perfidie d'une femme, c'est, selon la prophétie qui avait cours alors, une femme qu'il devait choisir: Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc avait alors environ treize ans. Bonne et simple, pure, courageuse et joyeuse, elle n'avait d'autre ambition que celle de servir Dieu dans l'obéissance envers ses parents. C'est vers elle que Dieu dépêcha son archange saint Michel et ses deux saintes du Paradis, Catherine et Marguerite, pour lui parler de "la grande pitié du royaume de France" et lui faire connaître sa sublime mission. Pendant plus de trois années les apparitions et les révélations furent fréquentes. Finalement l'heure sonna où la jeune fille, consciente qu'il fallait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, laissa malgré ses parents le foyer paternel, pour affronter les difficultés d'un voyage de plusieurs centaines de milles afin de porter à son roi le message divin qui lui avait été confié.

Les Anglais faisaient alors le siège d'Orléans. Jeanne d'Arc donne à son souverain des preuves si convaincantes de sa mission, que l'on écarte les plus grands généraux de l'armée française du temps pour lui en donner le commandement suprême. Obéissant toujours aux voix de saint Michel et des saintes Catherine et Marguerite, Jeanne d'Arc prend en main toute la responsabilité des forces du roi en France. Elle commence par réformer les abus qui s'étaient introduits au milieu des soldats, remet en honneur dans leurs rangs la pratique des vertus chrétiennes et ne veut batailler qu'au nom de Dieu. Afin de ne pas répandre inutilement le sang humain, elle somme à plusieurs reprises les Anglais d'avoir à retourner dans leur pays s'ils ne veulent être "boutés hors de la France" par la force des armes. Sur leur refus, à la tête de ses soldats elle fonce sur eux portant en main sa bannière sur laquelle sont inscrits les noms de "Jhésus, Maria". Une série de victoires rend les Français maîtres de la plus grande partie du sol de leur patrie. Charles VII est consacré à Reims.

Jeanne eut alors voulu retourner à la vie paisible du foyer paternel. Ses conseillers célestes l'engagèrent à continuer. Une gloire supérieure à celle de la victoire sur les armées anglaises lui était réservée, mais gloire qui lui coûtera le sacrifice suprême ici-bas, sacrifice de l'honneur et de la vie.

Elle tente alors de déloger les Anglais de Paris afin d'y "mettre Charles VII". Hélas! celui-ci s'est déjà laissé *griser* par le succès. Il n'écoute plus qu'à demi sa libératrice. Il prête l'oreille à des courtisans jaloux de l'ascendant qu'a pris Jeanne dans les affaires du royaume. Par suite de l'opposition qu'on lui fait, l'humble vierge voit échouer la tentative de reprendre Paris. Peu après Jeanne est enfermée dans Compiègne qu'elle était venue protéger contre l'aggresseur, tombe entre les mains des Bourguignons qui la vendent aux Anglais, et est conduite à Rouen.

C'est là que l'on institua le procès de celle qui s'était toujours intitulée et qui était universellement connue sous le nom de "Pucelle", c'est-à-dire "la Vierge". Accusée de superstition, de sorcellerie, d'immoralité et d'hérésie, Jeanne eut à faire face seule à toutes les subtilités de ses juges. Le tribunal se composait d'hommes d'une science consommée en théologie et en jurisprudence, de tout ce que l'Université de Paris recèlait de savants, mais d'hommes animés d'un esprit d'indépendance envers le Souverain Pontife et s'adjugeant à tort l'autorité suprême en matière religieuse.

Il leur était facile de soumettre une jeune personne qui selon sa propre expression, ne savait "ni A ni B" aux tortures morales d'une enquête des plus captieuses. Ils le firent avec d'autant plus d'astuce qu'étant du parti des Bourguignons ils étaient d'avance préjugés contre elle, qu'ils agissaient sous la férule du Duc de Bedford, représentant de la couronne d'Angleterre en France et qu'ils s'inspiraient dans leurs délibérations de la funeste politique de l'intérêt personnel et de la peur.

L'humble Vierge déjoua par la simplicité et la sagesse de ses réponses les pièges qu'on lui tendait. Un moment cependant, mise en face du bûcher, à bout de force par suite des mauvais traitements qu'elle avait subis dans sa prison, elle faiblit et signa une rétractation de ses prétendues erreurs. Mais se reprenant bientôt, elle avoua humblement sa faute et déclara hardiment qu'elle n'avait toujours agi que sur les ordres de Dieu. Ces aveux furent considérés comme une rechute. Malgré ses appels réitérés au Pape ou à un tribunal ecclésiastique impartial, elle fut jugée coupable de superstition et, selon les moeurs du temps, livrée comme telle au bras séculier, c'est-à-dire aux Anglais, ses plus mortels ennemis. Quelques jours après elle expirait sur un bûcher en invoquant les noms de Jésus. Ceci se passait le 30 mai 1430.

* * *

Les leçons qui découlent de cette esquisse biographique sont nombreuses. Il en est une ce me semble qui résume, domine et absorbe toutes les autres. C'est que Jeanne d'Arc est un modèle admirable de fidélité au devoir.

"La fidélité, disait un grand prédicateur du dernier siècle, est le constant et inviolable attachement d'une âme à un droit et à quiconque représente le droit." Or, mes Frères, le devoir est le corrélatif du droit de Dieu. Etre fidèle à son devoir c'est donc en tout et partout être attaché à Dieu et à sa sainte volonté.

Ca été précisément là le trait caractéristique de la vie de Jeanne d'Arc. Comme elle le déclarait elle-même devant ses juges, c'est sa mère et sa mère seule qui lui a "appris le *Pater*, l'*Ave* et toute sa créance" et "comment une enfant doit se comporter pour être bonne". Elle avait si bien profité de cette première éducation chrétienne que dès leurs premières visites, les envoyés célestes lui décernèrent de la part de Dieu, du Souverain juge des reins et des coeurs, le titre, expressif entre tous, de "fille de Dieu".

L'éducation qu'elle reçut par la suite au moyen des rapports qu'elle eut avec l'Archange saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, orientèrent sa vie d'une façon irrévocable vers la volonté de Dieu.

Au cours du procès qu'on lui fit subir à Rouen, on lui demanda si elle ne pensait pas pécher en laissant ses parents malgré eux pour aller se mettre au service de son roi: "Puisque Dieu le commandait, il fallait le faire, répondit-elle; puisque Dieu le commandait, quand j'aurais eu cent pères et cent mères, quand j'eusse été fille de roi, je serais partie."

On lui faisait un crime de porter l'habit masculin, Jeanne profite habilement d'une question qu'on lui fait sur les invocations qu'elle adresse à ses conseillers, pour se disculper et proclamer que son unique ambition est de conformer sa volonté à celle de Dieu. C'est ainsi qu'elle priait, dans son langage d'une simplicité et d'une naïveté charmantes: "Très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte passion, je vous demande, si vous m'aimez, de répondre à ces gens d'Eglise. Je sais bien quant à l'habit le commandement par lequel je l'ai pris, mais je ne sais pas par quelle manière je dois le laisser. Pour cela plaise à vous de l'enseigner à moi!" C'est encore la même préoccupation de plaire à Dieu qui perce dans cette réponse admirable qu'elle fit à ceux qui tentaient de la mettre en contradiction avec ces paroles de nos Saints Livres: "*Nescit homo utrum amore an odio dignus sit*: Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine." Jeanne avait parlé de son innocence: "Savez-vous si vous êtes en état de grâce?" — Si je ne suis pas en état de grâce, que Dieu m'y mette, et si j'y suis qu'Il daigne m'y conserver. Il n'y aurait pas pour moi de douleur pareille à celle de savoir que je ne suis pas en état de grâce."

On l'accuse d'hérésie: "Je vous certifie, dit-elle, que je ne voudrais rien faire ou dire contre la Foi chrétienne."

On lui parle du caractère extraordinaire de son entreprise: "Plutôt que d'être venue en France sans le congé de Dieu, j'aimerais mieux avoir tous mes membres tirés à quatre chevaux."

Un si grand souci de complaire à Dieu en tout et partout ne saurait exister dans une âme sans un profond mépris des jugements des hommes, sans un dévouement personnel à toute épreuve. C'est encore ce que nous trouvons dans notre sainte.

Malgré le rôle souverain qu'elle a joué dans la délivrance de sa patrie, elle étale aux yeux de ses juges l'humilité de ses origines avec un désintéressement qui frappe: "Je ne sais ni A ni B... On m'a appris à coudre la toile et à filer; et pour la quenouille et l'aiguille, je ne redoute aucune femme de Rouen... Quand j'étais chez mon père, je m'occupais à l'intérieur des soins du ménage."

Ses parents, elle les aimait d'un amour tendre, autant que peut le faire une enfant si bien née. On lui demandait pourquoi elle se plaisait à regarder une bague qu'elle portait, alors qu'elle allait en guerre: "Par plaisance pour mon père et ma mère." Cependant cet amour n'a jamais été aveugle au point de nuir à celui qu'elle devait à Dieu. A un moment qu'il est difficile de préciser, les parents de Jeanne voulurent la contraindre d'entrer dans l'état du mariage. Jeanne qui avait déjà fait voeu de virginité s'y oppose avec tant d'énergie qu'elle va jusqu'à se défendre contre eux devant l'officialité diocésaine de l'accusation de manquer à de prétendus engagements de fiançailles.

Quand il s'agit de répondre à ses juges, c'est encore la même sainte indépendance. Veulent-ils exiger d'elle un serment de répondre à toutes les questions qu'on lui fera? Elle refuse résolument: "Par ma foi, vous pourriez me demander telles choses que je ne vous dirais pas... vous pourriez me demander ce que j'ai juré de ne pas dire; et ainsi je me rendrais parjure, ce que vous ne devriez pas vouloir."

Ce désintéressement des jugements des hommes n'a d'égal dans l'humble vierge que son dévouement personnel à la cause sainte qui lui a été confiée. Quand une fois elle a entendu "ses voix" lui parler des malheurs de sa patrie, elle ne peut y penser ou en causer sans verser des larmes. Lorsqu'elle a reçu le divin message "Fille de Dieu, va, va, va, je serai à ton aide, va", elle se déclare prête à tout. "La France, répète-t-elle, a été perdue par une femme; elle sera sauvée par une vierge venant des marches de Lorraine." Afin de ne pas susciter de trop grandes difficultés à l'exécution de sa mission, elle cache son départ à ses parents. Elle se met en route pour aller voir son roi, résolue à ne reculer devant rien pour exécuter son dessein. "Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, dit-elle, je dois être là-bas avant la mi-carême." Elle eut bien préféré, la chère enfant, "filer auprès de sa mère," car "combattre n'était pas son métier". Mais il fallait qu'elle marchât, car son Seigneur l'avait ordonné.

C'en est assez, mes Frères, pour convaincre tout esprit attentif que la grande leçon qui se détache de la vie admirable de Jeanne d'Arc, c'est un attachement inviolable à l'accomplissement de son devoir. "*Esto fidelis usque ad mortem*: sois fidèle jusqu'à la mort." Jeanne d'Arc a été fidèle à la mission que Dieu lui avait confiée. Elle l'a remplie en recherchant uniquement la volonté de Dieu au mépris du respect humain et au prix des plus grands sacrifices. Dieu a tenu à son égard la promesse qu'il fait à toute âme fidèle. Il lui a donné la vie éternelle, "*et ego dabo tibi coronam vitae*", et son triomphe là-haut trouve après cinq siècles son écho dans l'Eglise entière.

Les applications qu'il convient de faire après une étude comme celle-ci sont si transparentes qu'un grand nombre ont dû déjà surgir dans vos esprits rien qu'en entendant le récit de cette histoire attrayante entre toutes. Vous me permettrez bien d'en souligner quelques-unes à votre attention.

Les analogies entre l'état de la France au commencement du quinzième siècle et celle de l'élément catholique en général, et, encore plus, de l'élément français en particulier, dans cette province, est frappante. Nous n'avons pas, il est vrai, à lutter contre un envahisseur politique du sol de notre patrie. Ceux qui nous font la guerre sont ici chez eux — tout autant mais pas plus — que nous le sommes nous-mêmes. Mais si nous n'avons pas à repousser un ennemi à main armée, nous avons cependant bel et bien à lutter contre un envahisseur de nos droits et des droits de Dieu tant au point de vue naturel qu'au point de vue constitutionnel. Si nous n'avons pas à déplorer des trahisons — et Dieu sait encore jusqu'à quel point cette concession est vraie — des trahisons politiques du caractère de celle d'Isabeau et des Bourguignons, pouvons-nous, pour parler franchement, en faisant un examen sérieux de nos fautes nationales, nous rendre le témoignage que parmi les nôtres, il n'y a pas eu, et il n'y a pas encore, de ces défections et de ces abstentions tout aussi graves dans leurs conséquences?

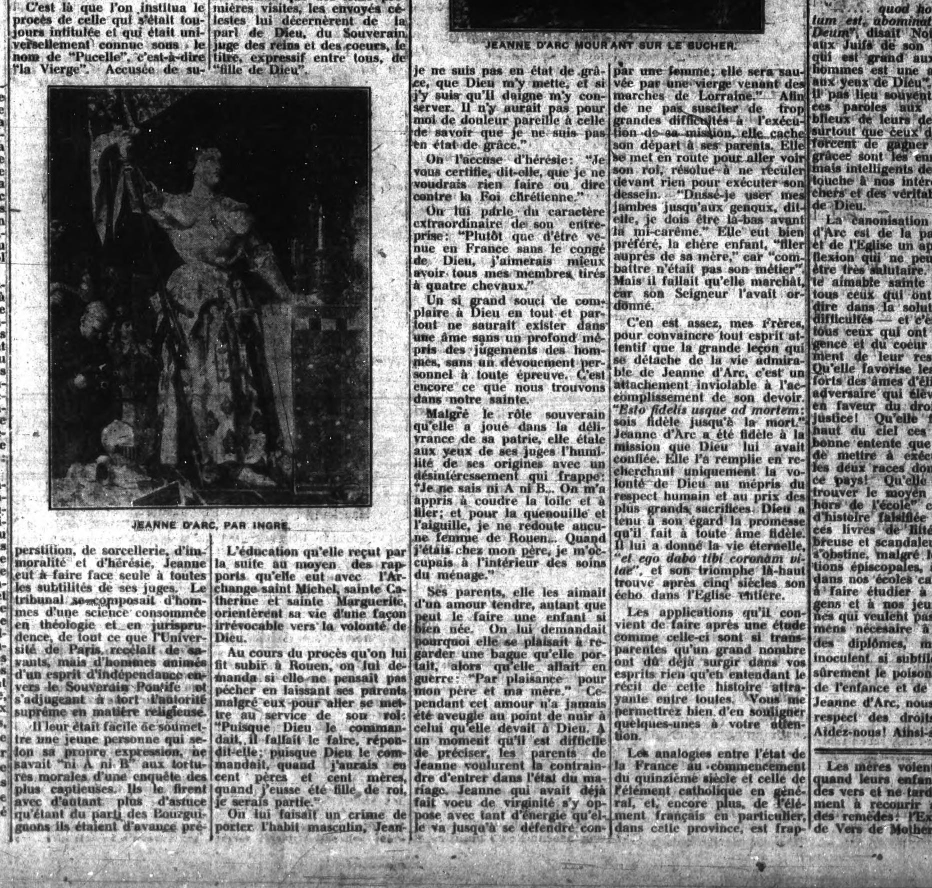
Que dira l'historien impartial quand il constatera que dans un âge qui n'est pas très éloigné du nôtre, il s'est trouvé tant de catholiques et de Canadiens-français pour sanctionner par leurs votes aux urnes électorales, par leurs votes et leurs discours aux législatures provinciale et fédérale, la violation des droits de Dieu? Que dira cet historien quand il verra que nous faisons après tout relativement si peu, malgré les ressources immenses que le bon Dieu a daigné mettre entre nos mains? L'intérêt personnel, la peur, le manque de confiance et d'espoir dans l'appui et les promesses que Dieu tient en réserve à l'égard de ceux qui luttent pour la vérité et la justice, ont joué et jouent encore un rôle trop prépondérant dans les questions politiques et sociales où ces droits de Dieu sont directement en jeu. Nous ne nous préoccupons pas assez de rechercher et d'accomplir la volonté de Dieu. Nous tombons trop facilement dans le défaut d'un âge et d'un pays démocratique. Parce que les votes de la majorité sont le grand moyen d'arriver aux postes lucratifs et honorables, on s'est trop habitué depuis longtemps à mesurer sur l'aune de la popularité et les faveurs de l'opinion publique la faveur de nos actes. Nous oublions trop facilement que c'est là une manière bien peu évangélique de juger de notre devoir et de l'accomplir.

"... *quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum*", disait Notre-Seigneur aux Juifs de son temps: "Ce qui est grand aux yeux des hommes est une abomination aux yeux de Dieu". N'y aurait-il pas lieu souvent de répéter ces paroles aux nôtres, oublieux de leurs devoirs, alors surtout que ceux dont ils s'efforcent de gagner les bonnes grâces sont les ennemis jurés mais intelligents de tout ce qui touche à nos intérêts les plus chers et des véritables intérêts de Dieu.

La canonisation de Jeanne d'Arc est de la part de Dieu et de l'Eglise un appel à la réflexion qui ne peut que nous être très salutaire. Daigne cette aimable sainte inspirer à tous ceux qui ont un mot à dire dans la solution de nos difficultés — et c'est le cas de tous ceux qui ont de l'intelligence et du coeur — le sentiment de leur responsabilité! Qu'elle favorise les nobles efforts des âmes d'élite du camp adversaire qui élèvent la voix en faveur du droit et de la justice! Qu'elle favorise du haut du ciel ces projets de bonne entente que l'on essaie de mettre à exécution entre les deux races dominantes de ce pays! Qu'elle nous fasse trouver le moyen de "bouter hors de l'école" ces manuels d'histoire falsifiée et partiale, ces livres de littérature scabreuse et scandaleuse que l'on s'obstine, malgré les protestations épiscopales, à maintenir dans nos écoles catholiques et à faire étudier à nos jeunes gens et à nos jeunes personnes qui veulent passer les examens nécesaire à l'obtention des diplômes, manuels qui inoculent si subtilement et si sûrement le poison dans l'âme de l'enfance et de la jeunesse. Jeanne d'Arc, nous voulons le respect des droits de Dieu! Aidez-nous! Ainsi-soit-il.

JEANNE D'ARC ENTRANT VICTORIEUSE A ORLEANS.

JEANNE D'ARC MOURANT SUR LE BUCHER.



JEANNE D'ARC, PAR INGRE.

JOURNAUX

Samedi, la *Presse* et la *Patrie* ont annoncé que dorénavant elles se vendront trois sous chaque samedi et que leur prix d'abonnement à l'année sera de $6. Tout indique que ces deux journaux devront, à brève écréance, suivre l'exemple du *Devoir* et se vendre trois sous chaque jour. Les exigences persistantes de la main-d'oeuvre, le prix du papier sans cesse à la hausse, l'accroissement des frais de tout genre sont des facteurs de hausse inévitable. Et d'ici quelques mois les journaux, qui paient présentement un quart de sou la livre pour le transport de leurs exemplaires par la poste, devront peut-être payer d'un ½ ou un sou selon la distance où ils seront expédiés. Cela ajoutera à leurs frais.

Au train où vont les choses, la presse à sensation et les journaux subventionnés sont à peu près les seuls qui pourront boucler leur budget et payer des dividendes. Même la grande presse américaine n'est pas très rassurée quant à l'avenir. Ainsi, samedi, à Washington, M. Munsey, directeur-propriétaire de cinq quotidiens influents, dont le *Sun Herald*, de New-York, a dit que les journaux devront se vendre avant bien des années 5 sous et même 10 sous le numéro et que le gouvernement devrait intervenir pour empêcher le gaspillage du papier, sans quoi, dans vingt-cinq ans, les forêts de bois à pulpe, dans l'Amérique du Nord, seront rasées. Il a surtout condamné les numéros du dimanche que publient les principaux quotidiens américains, dont les siens, au tout premier rang, — et dit qu'ils sont une des causes de la disette du papier à journal et des prix élevés qu'il faut payer pour en avoir. Le fait est qu'à moins que les journaux ne limitent bientôt le nombre de leurs pages et que les "gros" quotidiens s'assagissent, la course à l'abîme ne sera pas très longue.

—*Le Devoir.*

EGLISE DU SACRE-COEUR

Unique paroisse à Winnipeg pour tous les Canadiens-français et tous ceux de langue française.
Heures des offices le dimanche — Messe à 7.30 a.m.; messe à 9 a.m.; grand'messe à 10.30 a.m. Chapelet et bénédiction à 7.30 p.m.
Heures des offices sur semaine — Messe à 6.45 a.m.; messe à 8.30 a.m.
Confessions. — 1o Avant toute basse messe; 2o Les samedis, de 4 h. à 6 h., et de 8 h. à 9 h., ainsi que la veille des premiers vendredis du mois.
R. P. A. Normandin, O.M.I., curé
R. P. W. Vézina, O.M.I., vicaire
Pour tous renseignements pouvant être utiles aux nouveaux arrivants, s'adresser au presbytère: 597, Ave McDermot. Tél. Garry 2384.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 17 MAI

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.15
No 2 Nord déchargé	2.12
No 3 Nord déchargé	2.08
No 4 Spécial	2.02
No 5 Spécial	1.91
No 6 Spécial	1.81
Track	2.15
Rejeté No 1	2.05
Rejeté No 2	2.01
Rejeté No 3	1.96
"Smutty" No 1	2.05
"Smutty" No 2	2.02
"Smutty" No 3	1.90

AVOINE

No 2 C. W., déchargé	$1.15½
No 3 C. W.	1.15½
Fourrage, Extra	1.15½
Fourrage 1	1.13½
Fourrage 2	1.11½

ORGE

No 3 C. W.	$1.88
No 4 C. W.	1.85
Rejeté	1.80½
Track	1.80½

LIN

No 1 C. W., déchargé	$5.05
No 2 C. W.	5.01
No 3 C. W.	4.35
Rejeté	—

SEIGLE

2 C. W.	$2.45

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Fort Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

RETAIL

LUNDI, LE 17 MAI

"Steers"—	
Excellent	$14.00—$16.00
Bons	$11.50—$13.50
Ordinaires	$9.00—$11.00
"Feeders"—	
De choix	$10.50—$11.50
Bons	$9.00—$10.00
"Stockers", "Steers" et taures.—	
De choix	$9.[illegible]—$9.75
Bons	$8.00—$9.00
"Bulls".—	
Bons	$8.50—$10.00
Ordinaires	$6.00—$7.00
Taures: De boucherie.—	
Excellentes	$12.00—$14.00
Bons	$9.00—$11.50
Veaux.—	
De choix	$14.00—$17.00
Bons	$10.00—$11.50
Cochons.—	
Choix	$22.00—$23.00
Lourds	$20.00—$20.00
Légers	$20.00—$20.00
Vaches, de boucherie.—	
De choix	$11.00—$1200
Bonnes	$900—$1050
Moyennes	$800—$8.75
"Canners" et "cutters"	$3.50—$5.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Du "jobber" au detailleur—	
Frais pondus	$ .45.—$ .47
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .6[illegible]—$ .71
De ferme. Aux cultivateurs	$ .35—$ .40
Légumes.—	
Patates. Le minot, détail	$3.00
Lot de 5-10 minots	$2.50
Navets. Le cent	$4.00
Carottes. Le cent	$5.00
Betteraves. Le cent	$4.00
Choux. Le cent	$10.00
Oignons. Col.-Brit. Le cent	$15.00
Pommes de la C.-Brit. La boîte	$4.50

Farine.—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses, sac de 98 liv.	$7.40
Five Roses, 2 sacs de 49 liv.	$7.50
Five Roses, 4 sacs de 24 liv.	$7.60
Purity. Sac de 98 livres	$7.40
Purity, 2 sacs de 49 livres	$7.50
Purity, 4 sacs de 24 livres	$7.60
Royal Household, Sac 98 liv.	$7.40
Royal Household, 2 sacs de 49	$7.50
Royal Household, 4 sacs de 24	$7.60
Maple Leaf. Sac de 98 liv.	$7.40
Maple Leaf, 2 sacs de 49	$7.50
Maple Leaf, 4 sacs de 24 liv.	$7.60

Farine de seigle.—

Seigle blanc, 98 livres	$6.[illegible]
"Straight", 98 livres	[illegible]
Seigle brun, 98 livres	[illegible]
Gruau de seigle, 98 livres	[illegible]
Gruau d'avoine	$4.[illegible]—$4.70

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$[illegible]	—$[illegible]

(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)

Foin—

Note.—Marché très instable. Peu de "Timothy" à cause de la grande demande dans l'Ouest. Le marché est très instable pour les autres genres de foin.

"Timothy" No 1	[illegible]
"Timothy" No 2	[illegible]
"Red Top" No 1	[illegible]
"Red Top" No 2	[illegible]
"Upland" No 1	[illegible]
"Upland" No 2	[illegible]
"Midland" No 1	[illegible]

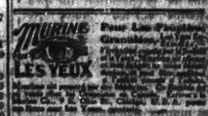
Peaux—

Marché instable et prix variant beaucoup en peu de temps.
No 1. Vertes et salées: Vaches et taureaux. Tous poids. $ .16—$ .18
No 2. Vertes et salées. "Bulls" . $ .16
Vaches et taureaux. Vertes et salées. Marque au côté ..... $ .17
Peaux No 2. 1 sou de moins la livre.
Peaux vertes gelées. 3 sous de moins la livre.
No 1. Veau. Vertes et salées. ..... $.[illegible]
No 1. Vertes et salées. Jeunes veaux (kips) 15 à 25 liv. Comme les peaux "Deacons". Moins 8 livres. Très jeunes veaux ou mort-nés ... $1 à $1.50
Peaux de cheval. Vertes et salées. Chaque .... 6.00 à $7.00
Hâtez-vous d'expédier

Peaux séchées.—
Bouchers .... $ .30—$ .32
Peaux salées séchées. Toutes les pesanteurs .... .20— .30
Peaux de chevaux étendues 2.00— 5.00

Suif.—

No 1	$ .0[illegible]
No 2	.0[illegible]
Gras	.0[illegible]



SACRE-COEUR

Soirée dramatique et musicale

La soirée de jeudi dernier, donnée par les enfants de notre école, en l'honneur de la fête anniversaire de notre vénéré curé, le R. P. Normandin, O.M.I., a été un véritable succès. Il y eut salle comble. Nos enfants, commc d'habitude du reste, ont fait merveille. Cela dénote chez eux une intelligence alerte, le goût inné du beau, propre à la race française, et l'aptitude de se livrer à des délassements relevés et de bon goût.

Nos bonnes Soeurs, toujours si dévouées, se sont surpassées dans la préparation du programme si bien choisi que nous donnons plus bas. Le public manifesta son appréciation de nos jeunes talents par plusieurs rappels. La scène de la "Petite Guerre" était quelque chose nouveau genre à ces représentations, et nos élèves ont montré beaucoup d'aptitude pour les exercices militaires, étant donné le peu de temps consacré à la préparation de cette opérette, éliminant beaucoup d'exercices préparatoires, qui eussent été nécessaires, ont très bien réussi.

Voici le programme qui a été exécuté à cette soirée:

1. Duo de piano: "Napoli".
2. Choeur: "Hymne au Créateur".
3. Adresse. Présentation de fleurs.
4. Chanson: "Les Meuniers".
5. Monologue: "La vérité rend grand".
6. Opérette "Frère et soeur".
7. Chansonnette: "Le petit navire".
8. Récitation: "J'ai choisi ma carrière".
9. Comédie: "Rustaude et citadine".
10. Opérette militaire: "La petite guerre".
11. O Canada.

* * *

Cercle littéraire

Le Cercle littéraire a eu son assemblée régulière dimanche dernier. Il y avait bonne assistance, et nous avons eu le plaisir d'admettre douze nouveaux membres.

La saison d'été étant arrivée et vu l'activité de nos organisations paroissiales pendant tous les longs mois d'hiver, il a été résolu que les assemblées générales du Cercle seraient suspendues pendant les mois de juin, juillet et août. Nous sommes assurés que tous nous reviendrons plus frais et plus dispos, au mois de septembre, avec un enthousiasme retrempé, pour préparer un programme d'action attrayant pour toute la nouvelle saison.

Cependant le Conseil du Cercle continuera ses assemblées et poursuivra son travail dans l'intérêt de tous.

Le programme convenu cette assemblée fut donné, en partie du moins. M. W. Lamoureux nous donna une jolie ouverture sur piano, et fut fort applaudi, avec rappel. A cause du retard imprévu apporté à l'ouverture de l'assemblée, et l'heure étant avancée, nous rgrettons que MM. Maurice Mineau et Marquis, qui devaient contribuer au programme, le premier par du chant et le second par de la musique, n'ont pu participer. Tous deux devaient fournir quelques numéros très attrayants qu'ils avaient bien préparés. Nou exprimons encore une fois tous nos regrets et nous espérons qu'ils auront l'occasion de se reprendre bientôt.

La causerie sur Frontenac, que je n'ai pas eu le loisir de préparer comme je l'aurais désiré, faute de temps et étant trop pris par d'autres occupations, a été écoutée avec grande attention. Ce qui dénote chez nos braves membres du Cercle littéraire une courtoisie peu commune, car l'heure était déjà avancée. Pour traiter de Frontenac comme il convenait, cet illustre gouverneur de la Nouvelle-France, ce brillant homme d'action, qui sauva le Canada naissant à un moment critique de son existence, il était difficile de le faire sans toucher à l'histoire du Canada de son temps, ce qui nécessairement allongeait le sujet qui eut demandé une plus ample préparation. Le fait qu'on l'ait écouté si attentivement et avec tant d'indulgence montre les belles qualités de nos bons paroissiens du Sacré-Coeur, qui est tout à leur honneur.

* * *

Nous avons le plaisir d'avoir au milieu de nous le R. P. Therrien.

* * *

Baptême. — Marie-Thérèse-Berthe Behan, baptisée le 12, fille de M. et Mme C.-M. Behan. Parrain, A. Kéroack; marraine, Mme N. Neil.

* * *

Eczéma pendant huit ans. "Pendant huit ans, je fus affligé d'eczéma, nous écrit M. André Goetzelman, de Bloomington, Wis. Je fus traité par trois différents docteurs dont à un je payai la somme de vingt dollars, mais tout cela pour n'aboutir à rien. Après avoir pris deux bouteilles de Novoro du Dr Pierre, je fus guéri." De telles lettres ont acquis au Novoro du Dr Pierre la réputation d'être le merveilleux purificateur du sang." C'est un simple remède herbeux, et il n'est pas vendu par les pharmaciens mais est distribué au public par des agents spéciaux. Un petit livre et un journal contenant tous les renseignements à ce sujet sont envoyé gratis sur demande. Ecrire au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Livrés exempt de droits au Canada.

EGLISE BELGE

Les organisateurs de la soirée récréative de dimanche soir, donnée dans la salle du Collège au profit de l'église belge du Sacré-Coeur de Saint-Boniface, doivent être heureux du succès de leur très varié et très divertissant programme. Ce succès est dû, naturellement, au talent de tous ceux qui ont si gracieusement prêté leur concours pour faire de ce concert une soirée des plus intéresantes et amusantes.

Monsieur le Professeur P. Salé, par son habile direction et l'heureuse sélection des morceaux exécutés, a su procurer à la Fanfare LaVérendrye une large part dans ce succès.

Le cinématographe a vivement intéressé l'assistance par la variété et l'attrait des films reproduits sur l'écran.

M. J.-C. D'Auteuil, le toujours dévoué pour les bonnes oeuvres, a fait sa récolte habituelle d'applaudissements.

M. Augustin Langdock, dans un solo de clarinette, et M. Cyrille Wynant, dans un solo de violon, ont su faire hautement apprecier leur talent.

Les enfants de la paroisse, sous la conduite de M. Octave Rodts, ont fait entendre "Kinderen van Belgie", avec un entrain et un ensemble parfaits.

Enfin! Un fou rire n'a cessé de prouver à MM. Hoornaert et Rodts qu'ils ont été des clowns désopilants pendant la pièce burlesque qu'ils ont interprétée en véritables artistes.

D'après l'assistance nombreuse, rehaussée par la présence de Mgr Béliveau, il est à supposer que M. le curé Kwakman sera satisfait du résultat; c'est ce que nous souhaitons de grand coeur pour son oeuvre.

SAINT-BONIFACE

Pour la Saint-Jean-Baptiste

Tous ceux qui ont de la voix sont priés de se rendre à l'Ecole Provencher, dans la grande salle, vendredi, le 21 mai courant, à 8 h. 30 p.m., en vue de préparer des chants pour la célébration de la fête nationale.

Le Comité de Musique.

La compagnie Jean-J. Daoust, Ltée, vient d'obtenir les contrats suivants: l'église catholique de Holdfast, Sask., entreprise de $70,000; le système de chauffage et la plomberie du Collège Agricole de Swan Lake, ainsi que la Banque de Commerce, de Turtleford, Sask.

La Cour Taché, No 252, des Forestiers Catholiques, a appris avec regret la mort de Mme Senez, et à une assemblée spéciale a adopté une résolution de condoléances aux frères Joseph et David Senez, fils de la défunte, Paul et Charles, ses petits-fils, O. Bellavance, époux de Mme O. Bellavance, petite-fille de la défunte, et E. Cyr, son beau-fils.

Baptême. — Marie-Clémentine-Jeanne-Germaine, fille de J.-A. Desjardins et de Laurentine Desautels. Parrain et marraine, Charlemagne Desjardins et Harmandad Desjardins, cousin et cousine de l'enfant.

NOCES DE RUBIS

La vénérable Soeur Laurent, des Soeurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, commémorera le 70me anniversaire de sa profession religieuse, le 20 courant. A l'occasion de ses noces de rubis il y aura messe solennelle en la chapelle de la Maison Provinciale de Saint-Boniface, pendant laquelle la vénérée jubilaire renouvellera en présence de l'assistance ses promesses sacrées.

La bonne Soeur Laurent, bien connue dans le pays, arrivait à la mission de la Rivière Rouge en 1850. Elle fut la fondatrice de la mission de Saint-Norbert, nommé alors la Rivière LaSalle, en 1858. La vénérée doyenne de la Communauté compte donc 70 ans de séjour au Manitoba; 70 ans consécutifs, puisqu'elle n'est jamais retournée à la Maison-Mère, à Montréal.

Le début de sa carrière religieuse est marquée par bien des sacrifices. Cette chère ancienne a goûté aux privations de tous genres qu'ont eu à endurer les premières missionnaires de la Rivière Rouge; elle s'est généreusement dépensée jusqu'à ses 86 ans, époque à laquelle elle a cessé de visiter les pauvres et les malades à domicile. Maintenant elle continue d'édifier la communauté par son exacte ponctualité aux saints exercices.

Les Soeurs Grises adressent à leurs amis l'invitation cordiale d'assister à la cérémonie susdite, qui aura lieu en leur Maison Provinciale, le 20 de ce mois, à 6 h. 30 du matin.